

corbières matin

le quotidien du banquet



in vino veritas

Affiche : La vérité du vin p. 5 — **L'auberge espagnole** : Albert Camus p. 24 — **Un été des étals** : La girolle p. 27 — **Garrigue** : L'ermitage de Saint-Victor p. 30 — **Inédits** : Antoine Volodine p. 32



Domaine Henry Carbonnel

Appellation Corbières Contrôlée

Excellents vignerons et œnologues avertis,
les moines bénédictins de l'Abbaye de Lagrasse firent un art de la viticulture.
Depuis des générations, la famille Carbonnel cultive la vigne à Lagrasse,
un des plus beaux villages de France. Elle exploite vingt-cinq hectares sur des ter-
rasses argilo-calcaires exposées sud, sud-est, à l'abri du vent
et avec un maximum d'ensoleillement.

Livraison à domicile franco de port toutes destinations

Henri Carbonnel & Fils Propriétaire-Récoltant

11220 Lagrasse

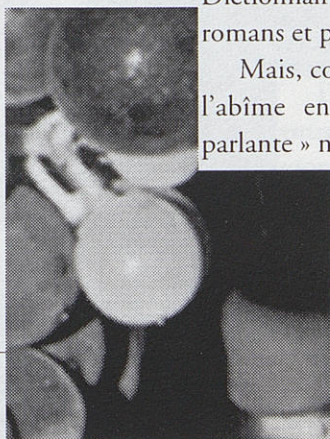
Tél: 04 68 43 13 99 - Fax : 04 68 43 13 06

Le vigneron, le cuisinier

Dire le vin est un exercice difficile. Il faut à la fois transmettre une émotion, des sensations olfactives et gustatives, et raconter des histoires de terroirs, de climats, de cépages, de savoirs et de labeurs humains.

Il revient à notre époque d'avoir étendu et systématisé toutes les paroles autour de l'expérience singulière de sa dégustation. On analyse chimiquement la balance d'un vin, on conte poétiquement ses vertus (il a un goût de sous-bois après l'orage), on appelle à la rescousse l'argot (ce nectar a de la fesse, il dit son cha-pelet, il réveille un mort) on le chante en musique (il a une attaque, un final, va crescendo). Toutes les métaphores sont requises pour tenter d'exprimer de complexes émotions entre souvenirs et plaisirs. Et une considérable activité éditoriale en résulte. Dictionnaires, encyclopédies, guides, revues mais aussi romans et poèmes se multiplient.

Mais, comme le souligne Michel Serres, combler l'abîme entre « langue goûteuse » et « langue parlante » n'est pas chose aisée.



calendrier

vendredi 14 août

Parution du n° 44 de *Corbières matin***9 h**Sortie pédestre : *Bergers et bergères, tous à Montagut (Thézan-des-Corbières)***11 h**Atelier de philosophie pour adolescents, animé par Antoine de La Taille
> Bibliothèque municipale**15 h**Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Georges Simenon
> Salle des gardes de l'abbaye**15 h 30**Atelier de philosophie pour adultes, animé par Françoise Valon
> École**16 h**Les rencontres de l'abbaye
« *In vino veritas* », par Patrick de Marien, David Moreno et Vincent Pousson**17 h**Cycle documentaire
Pas vu, pas pris de Pierre Carles
> Salle des gardes de l'abbaye**17 h**Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
> Rendez-vous au Point accueil**18 h**Les rencontres de l'abbaye
« Télévision : histoire d'une vérité », par Pierre Carles**21 h 30**Cinéma aux étoiles
La Mort d'Empédocle de Jean-Marie Straub
> Jardin de l'abbaye**21 h 30**Concert de clôture de l'académie d'orgue
> Église Saint-Michel de Lagrasse**22 h**Lecture de *Ernesto Prim* de Raymond Lepoutre
> au petit cloître**24 h**Journal télévisé du Banquet
> Boulevard de la Promenade

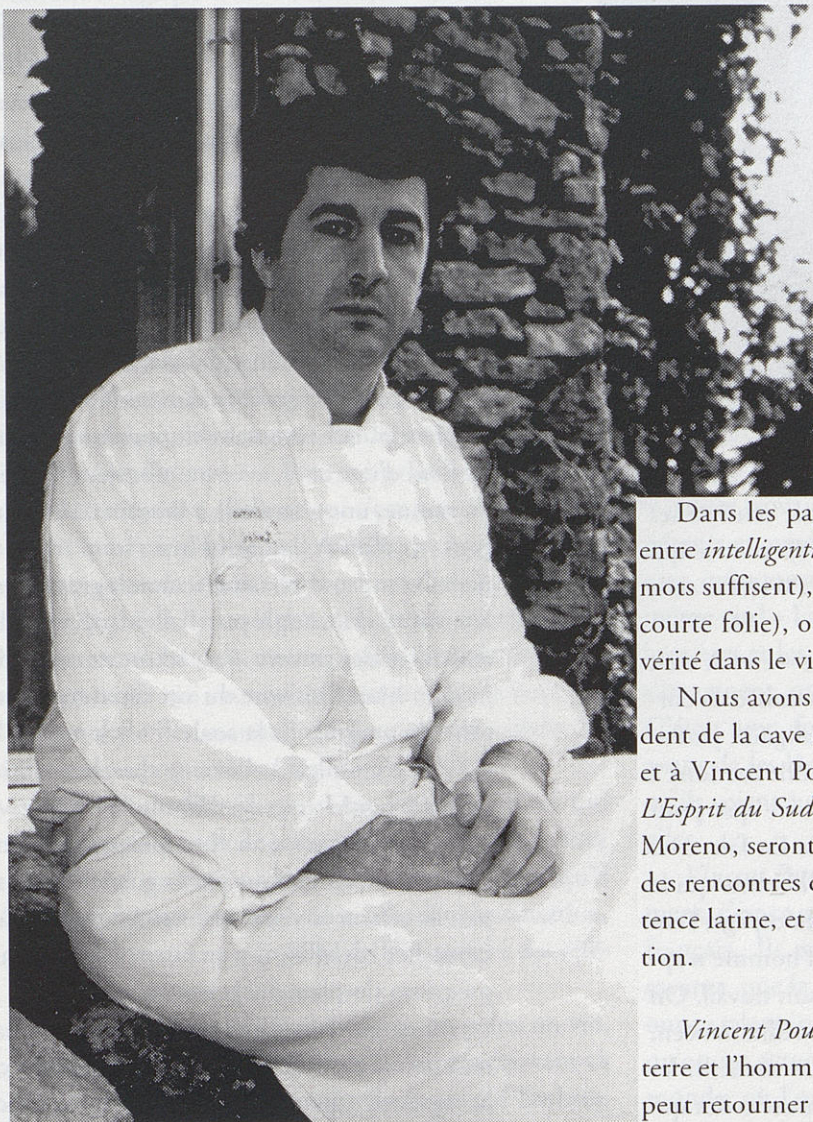
petits formats



C'est aujourd'hui la fête du terroir de Lagrasse. A partir de 10 h, dégustation de vins et de produits régionaux. Grand bal en soirée.

rencontre
16 h

Le vigneron, le cuisinier et le curieux



David Moréno est un des plus grands cuisiniers du Midi. Voici quelques mois, il a abandonné son étoile et son Moulin de Durban pour se lancer dans une nouvelle aventure : inventer, dans l'abbaye de Fontfroide, une brasserie et un restaurant gastronomique...

Dans les pages roses des dictionnaires Larousse, entre *intelligenti pauca* (à qui sait comprendre, peu de mots suffisent), et *ira furor brevis est* (la colère est une courte folie), on trouve le fameux *in vino veritas*, la vérité dans le vin.

Nous avons demandé à Patrick de Marien, président de la cave coopérative d'Embres et Castelmaure, et à Vincent Pousson, rédacteur en chef de la revue *L'Esprit du Sud-Ouest* – qui, avec le cuisinier David Moreno, seront cet après-midi à 16 heures les invités des rencontres de l'abbaye –, de revenir sur cette sentence latine, et de nous en donner leur propre définition.

Vincent Pousson. — Le vin, c'est un lien entre la terre et l'homme. Si bien que c'est une phrase que l'on peut retourner dans tous les sens : il y a la vérité du vin, mais aussi celle de ce qu'il révèle d'un homme, à lui-même et aux autres. C'est la vérité de l'homme qui est dans le vin.

Patrick de Marien. — C'est une phrase qui semble très simple, mais dès qu'on veut l'approfondir, il faut aller chercher très loin, aux sources mêmes de notre civilisation. Je suis donc reparti dans la Bible et les



Vincent Pousson

textes anciens. Dans la Genèse, Noé monte sur le mont Ararat, et au troisième jour, plante la vigne... Puis il récolte, boit le vin, mais il en ignore le pouvoir, aussi il s'enivre, et le lendemain, répudie celui de ses fils qui s'est moqué de lui. Bref, il y a déjà tout ce qui fait la riche ambiguïté du vin, celle de sa vérité et celle du mensonge.

La vigne est une plante désordonnée – en fait c'est une liane – mais l'homme, année après année, la corrige, la contrôle, la remodèle, droite et alignée, parfaitement en harmonie avec les paysages. Elle est donc à la fois d'essence divine, mais elle n'existe que pour autant que l'homme lui donne un sens. En fait, tout est une question d'harmonie, et c'est l'homme qui la crée. Il y a la qualité du sol, la richesse du cépage, l'ensoleillement, mais tout ça n'est rien si l'homme n'apporte pas l'équilibre et l'harmonie par son travail. On constate que les civilisations du bassin méditerranéen, qui ont été parmi les plus riches et ont accueilli les grandes religions monothéistes, sont aussi celles qui ont inventé le vin.

Vincent Pousson. — Le rapport est assez complexe entre l'homme et la vigne. C'est quand même une des activités d'agriculture les plus intelligentes. Ce n'est pas que les céréaliers soient bêtes mais, enfin, élaborer un vin demande une autre finesse.

Patrick de Marien. — C'est aussi un rapport diffé-

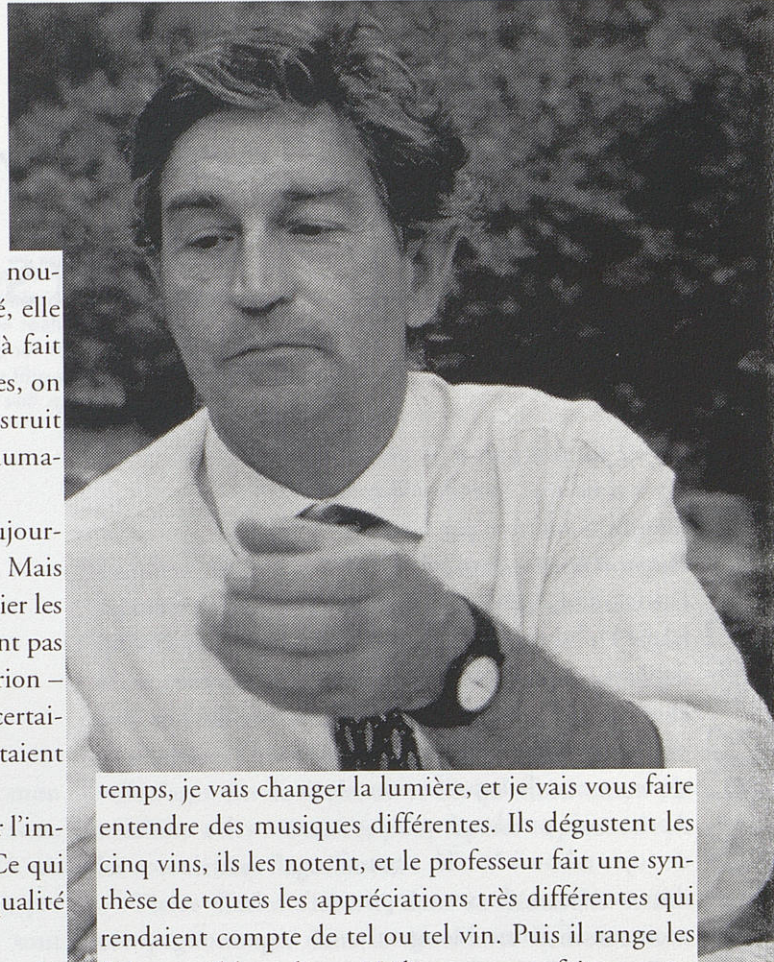
rent parce que la vigne est une plante pérenne, qui vit entre cinquante et quatre-vingts ans! Avant de planter une vigne, il faut voir comment on prépare la terre, comment on affine les sols. On aménage ça presque comme une chambre de bébé!

Vincent Pousson. — La vérité du produit, on peut la dire facilement, c'est le cépage, le climat, le sol et le savoir faire. Tout le reste, c'est la part de mensonge, c'est le commerce : c'est ce qui sépare un Corbières à 25 francs d'un Château-Lafite à 2000. Mais dans le commerce, il n'y a pas que le prix, il y a aussi le message commercial. Et c'est certainement là que la vérité est la plus malmenée : toute l'idéologie de la tradition qui est attachée à l'image du vin et de son élaboration, c'est un immense mensonge destiné à rassurer le consommateur qui, pour des raisons troubles, associe le vin à un savoir faire ancestral dont il ne faudrait surtout pas s'éloigner. Immense foutaise : il y a bien longtemps, et heureusement, que le vin ne se fait plus au fond d'une cave, avec un monsieur qui ressemble à un moine, une chandelle à la main... Les vins que les gens préfèrent aujourd'hui sont des vins qui demandent une certaine technologie. Alors là aussi, attention, il ne s'agit pas d'aller trop vite, de tomber dans d'autres travers – on retrouve cette idée d'harmonie. Mais l'histoire du vin est avant tout une histoire de progrès. Et la seule tradition dans le monde du vin, c'est aller de l'avant, chercher à mieux faire, quitte à bouleverser les habitudes! Nos civilisations avancent aussi grâce au vin : lorsque les Romains arrivent par ici, ils ne font pas la guerre, ils ne se battent pas, ils offrent la vigne et le vin à ce pays et à ses habitants. Les batailles, il y en aura plus loin, mais ici, ça progresse simplement grâce à la vigne.

Alors, que le consommateur assimile le naturel à la tradition, c'est-à-dire à ce qui existait avant, et on peut le regretter : quand j'entends parler de tradition, ça me fait toujours rigoler, surtout ici, dans les Corbières, parce que s'il fallait boire le vin tel qu'on le faisait il y a soixante ou cent ans, on aurait des surprises : la « typicité », ici, on le sait, c'était la piquette.

Cette idée de tradition, de passé, elle pèse aussi sur une tendance un peu ridicule à transformer le moindre cabanon en château. En France, on voit des

Patrick de Marien



châteaux partout! C'est l'étiquette qui a créé ces nouveaux mensonges. Elle qui devrait dire la vérité, elle nous entraîne dans des effets de paraître tout à fait ridicules. Parce que, à voir les rayons des cavistes, on dirait que depuis dix ans, en France, on a construit plus de châteaux que dans toute l'histoire de l'humanité...

Autre vérité oubliée : on se plaint souvent aujourd'hui qu'on nous fait boire des vins trop jeunes. Mais il y a trois siècles, lorsqu'on a commencé à expédier les grands Bordeaux, c'étaient des vins qui ne tenaient pas un an! L'été qui suivait la vendange, les Haut-Brion – « O'brian » disaient les Anglais, qui pensaient certainement que le propriétaire était écossais –, ils étaient fichus!

Patrick de Marien. — Alors là, on va aborder l'immense problème du goût et de son évolution. Ce qui est considéré aujourd'hui comme la véritable qualité était parfois vu hier comme un défaut!

Vincent Pousson. — Pour ne prendre que ces dix dernières années, voilà ce qui s'est passé. D'abord il fallait que l'on sente le bois dans le vin, à tel point que certains en ont ajouté de façon artificielle, avec des chips de chêne déversés dans les cuves – comme mensonge on ne fait pas mieux... Maintenant on a une contre-mode qui veut qu'on ne sente plus le bois! J'ai trouvé dans des manuels du dix-septième siècle des techniques pour enlever le goût du bois...

Patrick de Marien. — Une vérité, c'est ce qui s'énonce. On peut donner très précisément le taux d'acidité d'un vin, son degré d'alcool. Mais lorsqu'il s'agit de donner son goût, on rentre dans la sensation, dans le plaisir, et on est obligé de faire appel à des références. À d'autres vérités.

Mais la véritable difficulté, lorsqu'on goûte un vin, avant même de le dire, c'est de savoir exactement ce que l'on ressent. Le directeur de la cave d'Embres, Bernard Pueyo, me racontait son diplôme de fin d'études œnologiques, à Bordeaux. Le dernier jour, alors qu'ils avaient déjà leur petit diplôme à la main, leur professeur les invite à fêter ça avec une dernière dégustation à l'aveugle. Il les installe dans une salle de dégustation, et il leur dit : vous allez goûter cinq vins différents, et vous allez les noter. Moi, pendant ce

temps, je vais changer la lumière, et je vais vous faire entendre des musiques différentes. Ils dégustent les cinq vins, ils les notent, et le professeur fait une synthèse de toutes les appréciations très différentes qui rendaient compte de tel ou tel vin. Puis il range les fiches, et il leur dit : « Voilà, vous avez fait sept ans d'études, vous êtes de très bons professionnels, compétents et avisés. Mais je veux que vous vous souveniez qu'aujourd'hui, vous avez dégusté cinq fois le même vin! » Les ambiances qu'il avait créées avec les lumières et les musiques avaient suffi pour que tous s'imaginent qu'ils avaient bu des vins différents! C'était une formidable dernière leçon d'humilité avant de les lâcher dans la vie professionnelle; pour qu'ils voient à quel point ces choses du goût sont fragiles.

Vincent Pousson. — Cette humilité, malheureusement, c'est ce qui manque le plus aux consommateurs français. Ils sont persuadés qu'ils sont tous très savants, que la France est le pays du vin, donc qu'ils ont ce talent inné de bien connaître le vin. Ce qui fait qu'on est actuellement le pays, en Europe et dans le monde, où l'on connaît le moins bien le vin, et où surtout, on le juge avec le plus d'*a priori*. Les grands dégustateurs sont anglo-saxons! Parce que ces gens-là ont fait l'effort d'apprendre; le vin, ça s'apprend.

rencontre

18 h

PAS VU PAS PRIS, de Pierre Carles

Pierre Carles, à la première personne du subversif

Pas vu pas pris part d'un sujet tourné il y a trois ans, commandé puis interdit d'antenne par Canal + *Pas vu à la télé*. Bernard Benyamin, Patrick de Carolis, Anne Sinclair, Alain Duhamel et Charles Villeneuve défilent (entre autres), devant la caméra candide de Pierre Carles, pour une fois sujets d'une enquête qui concerne leur profession. Après avoir proclamé qu'il n'y a pas de sujet tabou à la télé, ceux-ci découvrent un document piraté montrant Étienne Mougeotte et François Léotard en discussion d'affaire au sujet des destinées de TF1. Question posée : auraient-ils accepté de diffuser ce document et si non, pourquoi ? Sans parler de l'efficacité burlesque du procédé, qui joue d'un véritable comique de contamination habilement relayé par le montage, l'enquête elle-même est objectivement décapante : tout peut-être dit à la télévision, tout sauf une chose : la connivence de plus en plus étroite des journalistes et du pouvoir politique. Pierre Carles, en retraçant la chronique de l'interdiction de son sujet, de sa diffusion en Belgique, de sa récupération par Karl Zéro, nous livre une réflexion acerbe sur l'étendue de ce "quatrième pouvoir" que sont devenus les médias, et sur les compromissions de ceux qui en sont les maîtres.

Pas vu pas pris, le film de Pierre Carles sur le journalisme télévisé de connivence, interdit d'antenne en France, est présenté cet après-midi au Banquet, en attendant sa sortie en salle à la rentrée. Si tout va bien.

On est sûr d'avoir déjà vu ça quelque part ; dans un vieux Charlot, peut-être, ou un Laurel et Hardy : le type un peu naïf qui s'approche d'un autre, lui montre un petit fil qui dépasse de son gilet et qui, pour l'en débarrasser, tire gentiment dessus. Une minute après, l'autre est nu comme un ver. C'est un peu la manière de Pierre Carles. À ce monde des médias qui nous « prend la tête » – il arrive parfois que l'argot de nos enfants dise mieux les choses qu'on ne saurait le faire –, il a entrepris, voici quelques films, de tailler, à petits bouts, un costard multicolore. Le fil d'aujourd'hui est un peu gros, et d'aucuns prétendent que tout le monde l'avait vu. Mais la féroce comédie qu'il nous propose, sur les journalistes vedettes de la télévision, se déguste comme un carnaval à l'ancienne : grosses têtes et jeux de massacre.

Il reste que lorsque l'on consulte la filmographie de Pierre Carles qui, depuis 10 ans, a réalisé 16 documentaires, reportages ou courts sujets, on est frappé par le nombre de titres suivis, juste après le nom d'un diffuseur (*M6*, *Canal +*), par la mention *Inédit*. Avec deux lettres de plus et un accent en moins, inédit, à la télévision, se dit *interdit*. « La télévision, dit Carles, est fondamentalement un outil de propagande au service du discours dominant. »

Dans ces conditions, on a toujours évidemment beaucoup à dire sur la machine qui, pas folle, laisse gesticuler ses bouffons. « La télé récupère tout. L'exemple parfait, c'est le sujet que j'ai réalisé en 1995 sur la fausse interview de Castro par PPDA. Comme



cette caricature de Pierre Carles, par Charb, est parue dans *Charlie Hebdo*. L'hebdomadaire soutient sans compter le réalisateur, et a lancé une pétition pour réunir la somme nécessaire à la sortie du film en salle. Renseignements : *Pour voir pas vu*, B.P. 114, 30010 Nîmes

aucune chaîne, au début, ne voulait diffuser mon enquête, je me figurais qu'elle était très dérangeante. Et puis tu réfléchis, et tu te dis : que PPDA ait bidonné une interview, est-ce que ça ne laisse pas entendre que les interviews non bidonnées sont vraies ? Or, les « vraies » interviews d'hommes politiques sont tout aussi bidonnées que les fausses, mais pour des raisons différentes – connivence, proximité sociologique... Je sais qu'en ayant réalisé ce sujet, j'ai servi, d'une certaine manière, les intérêts du système. D'ailleurs, PPDA est toujours là !¹ »

Bien sûr, on aurait aimé que *Pas vu, pas pris*, le film, aille plus loin encore dans la démonstration, dans une critique plus radicale des alibis, comme c'est magistralement entamé par le démontage de Karl Zéro – qui est aujourd'hui, dans le marigot moderne de Canal +, où le dernier chic est le dandysme antisémitique d'un Marc-Édouard Nabe, le bouffon autoproclamé. Car en se contentant de tirer le fil de ce piège-là, Pierre Carles ne place jamais son récit, comme le fait Serge Halimi dans son pamphlet *Les Nouveaux chiens de garde*, dans la dynamique d'une analyse plus politique. Le type qui repère le fil qui dépasse n'est pas forcément celui qui fera la critique radicale de l'industrie textile.

« La télévision est pleine de Duhamel en puissance, comme Field ou Schneidermann, qui commencent leur carrière en tenant un discours iconoclaste. Une fois imposée leur image de novateurs, ils deviennent des personnalités publiques, avec un

« capital image » et un capital financier qui leur permettent d'engranger des tas de profits annexes. Les intentions subversives se perdent en route.³ » Quand on se souvient du trotskiste Michel Field organisant avec son éditeur et, au profit de sa propre maison de production, l'invention de Mazarine Pingeot en nouvelle Sagan fin de siècle, on se dit qu'effectivement, la machine a des ressources pour repérer et promouvoir les consciences flageolantes.

Pierre Carles s'inscrit, dans sa démarche et son compagnonnage, dans la mouvance heureusement turbulente qui accompagne Pierre Bourdieu – ce n'est pas le lieu et le moment de s'interroger sur les limites et les ambiguïtés possibles de leur travail : dans cette époque de valets couchés et silencieux, prenons garde de ne pas trop critiquer les seuls qui occupent les terrains abandonnés par tous. Cela lui donne un entrain et des perspectives que son film n'a pas toujours : car le fil de la censure, qu'il tire avec brio, referme obligatoirement son récit sur lui-même. Pourtant, et l'on y songe en ce *Banquet*, résonne dans cette comédie les échos de la lecture du *Gorgias* que Françoise Valon a proposée toute cette semaine dans le cadre de son atelier de philosophie (voir p. 14) : « Gorgias, dit-elle, est un maître de rhétorique, un homme de médias qui prétend que la technique qu'il maîtrise est neutre par rapport aux fins qu'elle sert. Socrate nous montre qu'un tel discours est déjà complice de la tyrannie qu'il sert potentiellement... »

1. Entretien *Charlie Hebdo*, 13 mai 1998.

2. *Op. cit.*

3. *Op. cit.*

lecture

22 h

À propos de Ernesto Prim de Raymond Lepoutre

par Jean-Claude Milner

Les lecteurs

Parmi les textes dont les comédiens présents au Banquet auront assuré la lecture, *Ernesto Prim* est le seul destiné en propre au théâtre, le seul aussi qui réunira les cinq comédiens, Anne Alvaro, Marc Betton, Nathalie Kousnetzoff, Laurent Manzoni, Philippe Morier-Genoud.

Le surgissement de la voix et de la sonorité dans l'écriture de Raymond Lepoutre, son faux aspect de collage, la fréquence des formulations dubitatives, ont représenté, dans le travail des comédiens, quelques-uns des accès au texte. Il nous faut, disent-ils, donner à *voir* des voix. Quelques jeunes gens déjà engagés dans la lecture du *Quichotte* en ouverture du Banquet se trouvent associés à ce travail.

Ernesto Prim est publié aux éditions Verdier.

Connaissez-vous l'histoire d'Ernesto Prim, parfait de corps et d'esprit ? Il était amnésique et jeune : incarnation des commencements absolus. Grâce à lui, chaque sujet peut croire aux pages vierges sur quoi écrire le texte de son vœu le plus intime.

Une femme écrira le texte de son amour : une femme, c'est-à-dire deux, une mère et une fille (l'une disparaîtra, l'autre mourra). L'homme – j'entends le mâle, le vrai, commissaire de police ou actionnaire principal – écrira le texte de son pouvoir ; à chacun le sien, car l'homme toujours est rival de l'homme.

Ernesto Prim ne ressemble à personne, mais il est aussi celui par qui tous un jour pourraient se ressembler. Unique et premier, il est au principe formel de toute foule et il autorise le règne de l'indistinction généralisée. Aussi poudroient, autour de lui et indistinguables de lui, en nombre sans cesse croissant, de jeunes hommes au corps et au visage parfaits.

Ainsi s'éclaire le nom de Prim : qu'on songe au *a prime*, *a seconde* de nos manuels. Le lecteur de La Boétie y reconnaît le nom d'Un, cause des servitudes volontaires et le lecteur de Freud, le « trait unaire », constituant des foules contemporaines. Mais le lecteur de Brecht associe autrement. D'un prénom rastaquouère à l'autre, d'Ernesto à Arturo, il reconstitue les précédents de l'amnésique. Ernesto Prim est l'Arturo Ui des temps présents. Sinon que son prédécesseur croyait aux territoires – camps et murailles –, alors qu'Ernesto est contemporain de l'univers moderne, tout de flux et de mobilités. La femme capitaliste – elle s'appelle Ève – ne s'y trompe pas et l'installe au sommet de son très *up to date* empire financier.

Secret et rusé comme un Poucet, Raymond Lepoutre a multiplié les indices, tout en les recou-

vrant. Le nom de Munich, où la pièce est censée avoir été écrite. « Descension » d'Ernesto, est-il écrit en toutes lettres au dernier acte, en opposition et reprise de la célèbre et résistible ascension. Jusqu'aux arts et à la peinture, fétiches aimés d'Arturo Schickelgruber, qui réapparaissent obliquement : Ernesto, surgi de nulle part, surgit néanmoins quelque part et c'est Rue des Beaux-Arts, non sans que le commissaire juge opportun de le comparer à un Botticelli. Ève, transportée, parle de ses mains séductrices; elle ne fait que citer Heidegger, évoquant devant Jaspers médusé les charmes d'Adolf U.

Je tiens que l'ascension d'Arturo et la descension d'Ernesto se répondent. L'un et l'autre ont installé le même monde, fait de caves et d'uniformes : c'est le décor de la dernière scène, qui peut-être sera le nôtre, si nous n'y prenons pas garde. De l'un comme de l'autre, il faut dire qu'ils peuvent quelque jour revenir. Mais du second, il faut dire ce qu'on ne disait pas du premier : que la Beauté en lui est devenue non pas le masque, mais le visage même de l'horreur; le Vrai, la matière de la tromperie; le jeune homme, le rictus du désastre.



cycle vidéo écrivains

15 h

cinéma aux étoiles

21 h 30

Georges Simenon (1903-1989) de Pierre Desfons

L'homme est assis à son bureau et taille minutieusement des crayons qu'il range, pointes en l'air, dans un gobelet disant que « s'il avait à choisir, il écrirait plutôt avec un burin et graverait les mots dans la pierre ». On peut imaginer le travail : 275 volumes, des milliers de pages publiées sous 22 pseudonymes et rédigées à la « force des nerfs », selon un rituel immuable, 8 à 11 jours maximum à raison d'un chapitre par jour !

Georges Simenon, né à Liège en février 1903 dans une famille de gens ordinaires que sa patte maligne d'écrivain transformera en héros ou assassins, est un auteur hors norme. Après un passage à *La Gazette* de Liège à l'âge de dix-sept ans et un mariage à vingt ans, il débarque à Paris en 1922. En quelques années, il écrit 187 romans populaires sous divers pseudonymes et se forge, sur les conseils de Colette, un style simple qui vise à l'essentiel et lui fera dire qu'un écrivain n'est pas un intellectuel. C'est au cours d'une croisière dans le Nord de l'Europe qu'il invente *Maigret*, un commissaire qui lui ressemble : « intuitif, lourd, d'une intelligence ordinaire mais qui sait lire à l'intérieur des gens ». Entre deux *Maigret*, il revient au journalisme et voyage à travers le monde, Russie, Amérique du Sud et surtout l'Afrique noire. Il dénonce le système colonial et ses abus dans *Le coup de lune* et perpétue son expérience de voyageur avec *45 degrés à l'ombre*, *Quartier nègre*, *Touriste de bananes* qui sont publiées chez Gallimard. Accusé de collaboration à la Libération pour la vente de cinq de ses romans à une société de production de cinéma allemande, il s'exile avec sa femme, sa maîtresse et son fils au Canada, puis à New York où il rencontre Denise qui lui inspire *Trois chambres à Manhattan* et lui donne trois enfants. En 1952, il fait un retour triomphal en Europe et s'installe en Suisse. La rupture avec Denise, puis la décision d'arrêter d'écrire en 1972, l'amèneront à retrouver peu à peu un cadre de vie proche de celui de son enfance. « L'homme aux 1 000 femmes » finira sa vie auprès de sa femme de chambre, Teresa, et prendra le visage d'un de ses personnages de roman.

— Florence Jammot

La mort d'Empédocle

de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet
avec Andreas Von Rauch,
Vladimir Baratta, Howard Vernon

Le cinéma de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet prend le risque quasi pascalien de la *pensée*. Il est « archaïque » ; les textes qu'il met en scène viennent de loin : à l'exception d'Heinrich Böll et de Franco Fortini, ils sont antérieurs au milieu du siècle. Il ne se tient pas à l'« avant-garde » : il méprise les « expériences » où se préparent les techniques et profits de l'exploitation. Il n'est pas « difficile » ou « minimal », pas plus en tout cas que Corneille, Hölderlin, Cézanne, Kafka, Brecht ou Schönberg. Il est exigeant : il traite avec son public d'égal à égal. Il ne mâche pas les mots et ne facilite pas le travail.

Écrire sur ce cinéma-là est une épreuve. Il faut en passer par une résistance triple : l'épaisseur du film, le tranchant des mots et la récurrence des idées reçues. Impossible d'y couper, de se réfugier dans le jardin sécuritaire de la « théorie » et de goûter aux réconforts de la paraphrase, d'expliquer ou de raconter. La mise en scène, film après film, traîne l'écriture. Elle la contraint à abandonner les abris du hors-champ. Il faut suivre les films pas à pas, mettre son empreinte dans leur trace au risque de brouiller l'une et l'autre.

Danièle Huillet et Jean-Marie Straub n'ont à offrir que l'intelligence de leur fureur. Ils ne sont pas « réconciliés » et refusent de se « repentir ». Ils ne partagent pas l'euphorie sinistre du bel aujourd'hui. De *Machorka-Muff* à *Cézanne*, il n'y en a, depuis trente ans, sur le champ clos de l'écran, en plein cadre, que pour le refus.

Texte extrait de *Aux distraitements désespérés que nous sommes* de Louis Seguin, publié aux éditions Ombres.

Les textes de Danièle Huillet et Jean-Marie Straub sont publiés aux éditions Ombres, notamment :

La mort d'Empédocle de Hölderlin

Antigone de Sophocle/Hölderlin/Brecht

Moïse et Aaron d'Arnold Schoenberg

Chronique d'Ana Magdalena Bach

Von heute auf morgen de Arnold Schoenberg

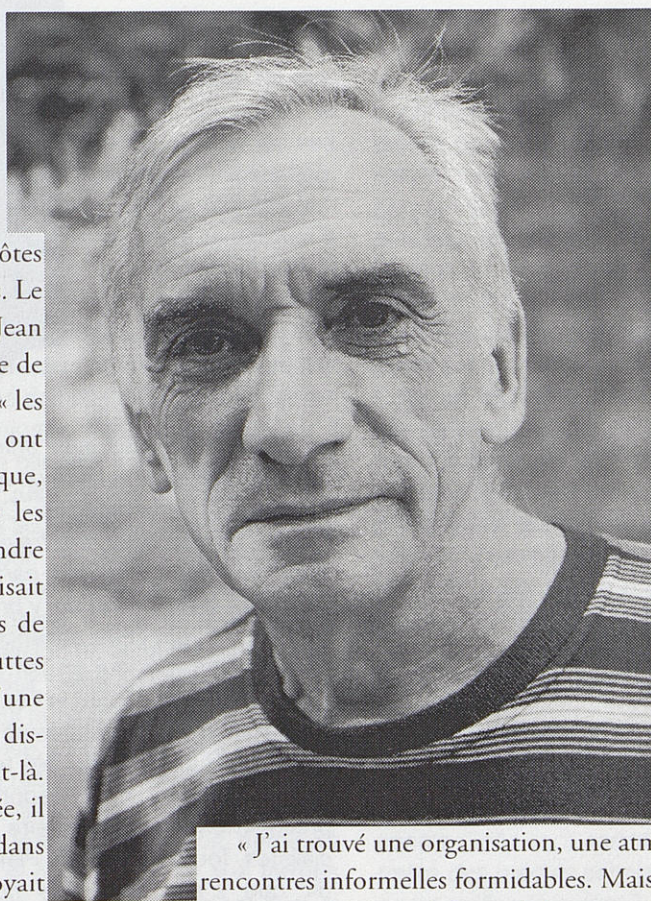
comme une orange

De quelques convives du banquet...

Faire un Banquet du Livre, c'est convier des hôtes à sa table. Cela réserve souvent de bonnes surprises. Le Banquet a eu cette année le plaisir d'accueillir Jean Raguenès, dominicain et ancien ouvrier de l'usine de fabrication de montres Lip à Besançon. En 1973 « les Lip », face à la menace de fermeture de leur usine, ont décidé, devant l'impuissance d'une grève classique, d'occuper leur usine, de remettre en marche les chaînes, de produire des montres et de les vendre directement. Cet « acte inouï », comme le disait Maurice Clavel dans son livre « Les Paroissiens de Palente », allait bouleverser la vision des luttes ouvrières. Il fut un des éléments importants d'une réflexion qui amena la Gauche prolétarienne à se dissoudre. Jean Raguenès accompagna ce mouvement-là. En 1985, quand la lutte se fut finalement achevée, il restait « comme quelqu'un qui, ayant trop vécu dans le soleil, rejoint soudain la pénombre ». Il ne voyait plus.

Après deux ans et demi de retraite dans un couvent, il se confronte à nouveau au monde en se plongeant dans l'étude philosophique et, renouant avec sa famille d'origine, anime un réseau d'associations d'informations sur le Tiers Monde, le *Ritimo*. Cela va l'amener en 1993 à se rendre au Brésil, plus précisément en Amazonie (région du O Xingu) où il vit toujours aujourd'hui, afin d'aider les petits propriétaires paysans et les ouvriers agricoles à survivre et à s'organiser pour lutter contre les grands propriétaires latifundistes, contre le travail esclave, et pour préserver leur dignité humaine.

Il est aujourd'hui au Banquet, y arrivant tout naturellement après un rapide retour à Besançon, convoqué par son histoire.



« J'ai trouvé une organisation, une atmosphère, des rencontres informelles formidables. Mais j'ai été déçu par ce que j'ai écouté. Je garde le souvenir d'une lutte collective, de singularités inscrites dans une histoire commune. J'ai entendu une série de monologues qui ne se rencontraient plus. Plus encore, ils ne parlent pas vraiment aux autres. Dans un Banquet il y a des participants, à une table des convives. Je ne l'ai pas vraiment senti ici. Mais je ne suis pas pessimiste. Je connais la diaspora, ses méandres et aussi les possibles retrouvailles. Peut-être est il temps de transformer avant qu'on ne nous transforme. »

Est-ce ainsi que les Banquets vivent ?

— Alain Raybaud.

philo

cinéma aux étoiles

21-8-10

Vas-y Pôlos ? Lire le *Gorgias* en atelier

Entretien avec Françoise Valon



J.-Y. M. — Vous avez animé pendant ce Banquet du Livre un atelier de philosophie pour adultes. Comment fait-on pour mener un travail philosophique alors que les participants n'ont pas la formation qui y prépare ?

F. V. — C'est cette absence de formation préalable qui en fait l'intérêt. Ce n'est pas un hasard si l'on a choisi de travailler depuis plusieurs années au Banquet du Livre sur des textes de Platon : pour lui, la philosophie n'est précisément pas une affaire de spécialistes. Toute l'œuvre de Platon nous dit que c'est avec des non-philosophes que se mène le travail philosophique. Il y a bien sûr un danger : les questions qui font dévier de l'essentiel du débat. Un bon moyen d'éviter la discussion creuse est de s'attacher à lire précisément un texte. En un mot, l'*atelier* de philosophie est le contraire même des « cafés » philosophiques à la mode. Cela fit l'objet d'une mise au point dès le départ avec les participants. Le café philosophique est une manière de justifier l'opinion comme si elle était une pensée, alors que le travail philosophique consiste à arracher l'opinion à elle-même pour la convertir en interrogation.

J.-Y. M. — Vous aviez choisi, cette année, de lire le *Gorgias* de Platon. Comment avez-vous procédé ?

F. V. — Le premier problème, c'est qu'il s'agit d'un texte long. Il n'était pas possible de le commenter phrase à phrase dans son intégralité. L'atelier s'est donc concentré sur les moments stratégiques du texte, de façon à en dégager la progression. Entre les séances, les participants devaient lire attentivement chez eux ce qui séparait l'extrait commenté de celui qui serait abordé le lendemain, ce qui autorisait les renvois à l'ensemble du texte au cours du travail. Le second problème était celui de la méthode. Il s'agit d'un dialogue. Cette forme implique une dramatisation de la parole : Platon a écrit, en somme, des « rôles ». Les participants ont donc été invités à les « jouer », c'est-à-dire à adopter chacun la position du personnage de leur choix et à la défendre. À un moment donné, dans la discussion, quelqu'un s'est écrié spontanément : « Vas-y Pôlos ! ». On ne doit pas en sourire. C'est ainsi que Platon veut être lu : de telle manière que l'on comprenne la logique propre au discours de chaque personnage, pour saisir comment Socrate oblige chacun à aller jusqu'au

bout. Nous avons cherché quelle logique commandait le dépassement progressif des positions de Gorgias, de Pôlos et de Calliclès, dont Socrate démontre successivement l'insuffisance en poussant chacun dans ses retranchements.

J.-Y. M. — *Le fait de travailler sur une traduction vous a-t-il posé un problème, et comment l'avez-vous résolu ?*

F. V. — Chacun des participants avait sous les yeux une édition bilingue (nous avons utilisé la traduction de la collection « Budé », en édition de poche aux Belles Lettres). Même s'ils ne savent pas le grec, il est possible de pointer avec eux le retour de certains mots et de se rendre compte que la traduction, par souci d'élégance ou par manque de rigueur, masque ces récurrences : un même mot est parfois traduit de plusieurs façons. Le va-et-vient entre texte original et traduction m'a permis de saisir la pertinence de certaines remarques faites par les participants. Ce sont eux qui se sont rendu compte de l'importance de la notion de « honte » dans le *Gorgias*, dans la mesure où le mot *aischion* était tantôt traduit par « honte », « fausse honte », « gêne » ou « respect humain », son retour signale toujours un tournant du dialogue : pourquoi cette « honte » ?

J.-Y. M. — *Quel fil conducteur avez-vous découvert en suivant la progression du texte selon la méthode d'analyse « théâtrale » que vous avez définie ?*

F. V. — Le *Gorgias* traite de la rhétorique, de ses pouvoirs, de sa légitimité. Ce que montre Platon, c'est que chaque interlocuteur jusqu'à Calliclès refuse d'aller au bout de son propos, par cette sorte de honte, de pudeur. Gorgias, maître de rhétorique, se pré-

sente comme le technicien qui fournit un moyen « neutre » de parvenir au pouvoir en manipulant la foule : la rhétorique. Mais, pour défendre cette thèse de la neutralité face aux questions de Socrate, il est obligé de prétendre qu'il respecte, lui aussi, le juste ; qu'en somme, si l'un de ses élèves met au service de l'injuste l'outil qu'il lui a fourni, il n'en est pas responsable. Pôlos fait alors remarquer à Gorgias que, si Socrate est parvenu à se jouer de lui, c'est qu'une sorte de honte l'a empêché d'aller aussi loin qu'il le devait : la rhétorique, affirme Pôlos, ne doit pas avoir peur de recourir à l'injuste, dans la mesure où il s'agit de parvenir à prendre le pouvoir. La fin justifie les moyens. Mais Calliclès accuse Pôlos d'avoir eu honte à son tour. Pôlos ne s'est pas rendu compte que seule l'injustice permet de l'emporter, et même que seule la transgression de la loi procure le véritable plaisir : celui de l'emporter. En un mot, seul le tyran éprouve la véritable jouissance, et c'est ce que Pôlos n'a pas osé reconnaître. Platon veut nous montrer ainsi une chose importante dont la force provocatrice demeure intacte si on la rapporte aux formes modernes du politique : c'est que, si l'on se donne comme règle de vie la jouissance, on est forcément du côté de la tyrannie, fût-on démocrate en apparence ! Platon nous explique en somme que la tyrannie est en germe à l'intérieur même de la démocratie, comme un danger que cette dernière n'aperçoit pas parce qu'il est son propre envers, ou son revers. Seul Socrate amène Calliclès à se reconnaître pour son opposé absolu, son « négatif ». Le *Gorgias* s'arrête donc sur un seuil, car Socrate n'a que très peu à répondre à Calliclès. Mais ce très peu, fragile, est fondamental. Socrate fait remarquer à Calliclès qu'il n'est pas « bon en géométrie ». La

« géométrie » est la radicale fidélité des mots au secret des choses, et à la façon dont elles sont agencées, au sens où l'on dit « parler vrai ». Au début du dialogue, nous avons vu Socrate arriver « après la bataille » : Gorgias a déployé tout son art et Socrate a manqué la fête. Cela signifie que le travail philosophique vient après une parole qu'il ne fait que commenter, et que, si cette parole est faussée, la philosophie n'a plus rien à dire, et que le politique est biaisé. Être géomètre, c'est être vigilant : si les mots perdent leur sens, la justice ne peut plus être recherchée. On en reste tout au plus à l'idée que la vérité pourrait naître d'une série d'approximations, alors que pour Platon, le juste du discours est du même ordre qu'une note juste en musique : elle est juste ou elle ne l'est pas, elle ne peut l'être un peu. Ce que nous dit Platon, c'est que la démocratie n'a qu'un seul moyen d'empêcher la tyrannie de germer en son sein comme sa conséquence inéluctable, c'est d'être d'une vigilance absolue sur les mots. Il faut être géomètre pour ne pas être complice d'un pouvoir injuste et pour apercevoir qu'il l'est.

J.-Y. M. — *En somme, vous lisez le Gorgias comme une mise en garde contre l'idée qu'il existerait une neutralité des médias par rapport aux discours qu'ils véhiculent ?*

F. V. — Gorgias est un homme de médias qui prétend que la technique qu'il maîtrise est neutre par rapport aux fins qu'elle sert. Socrate nous montre qu'un tel discours est déjà complice de la tyrannie qu'il sert potentiellement.

Propos recueillis par Jean-Yves Masson

philo

« Travail et paresse de la vérité »

Extraits de l'intervention de Guy Lardreau

J'ai intitulé mon intervention « Travail et paresse de la vérité », et s'il n'était pas malséant de donner exergue à une simple communication orale, volontiers choisirais-je celui-ci (c'est prêter, puisqu'en effet je vous le livre) :

« Oui, dans la paresse, est toute sagesse,

par elle les gens sont indulgents, intelligents,

c'est un rien, un souffle, un rien... »

Ces vers sont tirés d'une opérette de Planquette, *Rip*, dont le livret s'inspire de la célèbre légende que fixa W. Irving.

Si je n'ai pas eu trop de scrupule à rompre la bienséance que d'abord je disais, c'est qu'à ce moment je me trouve écrire, avec Esther Cotel, un petit dialogue métaphysique sur l'opérette, qui s'intitule *Aucune importance*. Et que je crois, justement que, comme l'opérette, « dire la vérité » n'a rigoureusement aucune importance.

Ce qui a de l'importance, chacun le sait, c'est le cul, voire l'amour, la maladie et la mort. Ou, d'un autre biais, l'argent, le pouvoir, le fusil. Termes passablement synonymes, s'il faut de l'argent pour acheter les fusils, et si le pouvoir est au bout du fusil.

La vérité, au contraire, en somme, est gracieuse, c'est-à-dire aussi bien paresseuse, c'est un luxe, si mieux vous voulez, dont la philosophie seule nous rendit le superflu d'une chose si nécessaire.

Par provocation, un peu, je prendrai pour me faire entendre un exemple

que me suggère la première de nos soirées philosophiques, qui liait assez fortement la question de la vérité à celle de la justice, lien que résume, en somme, le terme d'*affaire*, tel que la stratégie voltairienne en a solidifié le sens. Or, l'*affaire*, par excellence, bien sûr, c'est l'Affaire Dreyfus. Eh bien ! Je dis sans hésiter que la culpabilité ou l'innocence de Dreyfus n'ont aucune importance. Que le parti dreyfusard, dont, bien sûr j'aurais été, ne se fondait pas sur la vérité. Réfléchissez : la chronologie interdit cette conjecture ; personne alors ne savait ce qu'il en était « au vrai » ; c'est *rétroactivement* qu'on conclut le parti dreyfusard parti de la vérité. Il se fondait, dirais-je, sur la *Raison*. C'est-à-dire qu'en son nom à elle il s'*opposait* à des mesures que, de toute évidence, elle n'inspirait pas. La vérité des dreyfusards est une vérité *négative* : elle ne dit pas « oui » à Dreyfus, elle dit « non » aux anti-dreyfusards. Je ne sais pas si Dreyfus avait raison ; je sais que ses adversaires avaient tort. Maintenant, si la vérité n'a aucune importance, pourquoi dirais-je que la philosophie nous la rendit nécessaire ? Pourquoi moi, si j'ose – en tremblant – me dire philosophe, y suis-je à ce point attaché ?

Peut-être n'est-il pas inutile de commencer par quelque chose triviale tout à fait, quelque chose qu'assurément chacun sait, mais dont il est moins certain qu'on tire toujours les conséquences dernières – qui sont, après tout, assez coûteuses.

La philosophie est née d'une négation. Elle est née *contre* des discours,

avant elle constitués, qui sembleraient, après tout, avoir même objet qu'elle.

Celui des *physikoi*, d'abord, qui élevaient au poème le savoir à leur époque disponible sur la nature et les formules des prêtres. Ils demandaient d'où vient qu'il y ait ce qu'il y a, comment – je parle ici avec Heidegger – l'étant parvient-il à l'éclat du paraître ? Mais aussi où doit aller l'être parlant, et pour qui persiste-t-il à être ? Si bien que si l'on faisait tenir la philosophie dans une réponse risquée aux trois questions qui font titre à un tableau célèbre de Gauguin, il y aurait eu, avant Socrate, de la philosophie.

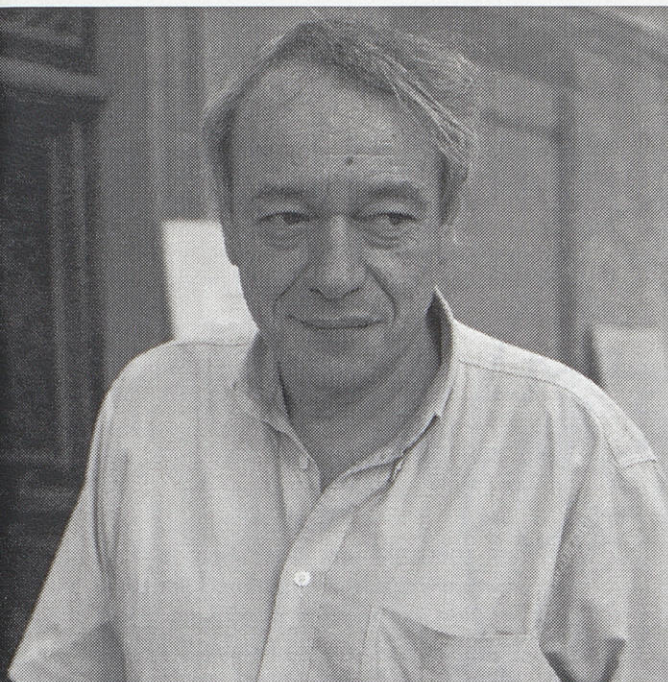
Celui des sophistes, ensuite, qui, comme leur nom l'indique, pouvaient se dire sages puisqu'en toute chose savants ; qui encore estimaient si haut la puissance du discours que le pouvoir politique, à leurs yeux, en dépendait. Perversion qu'autorisait le régime d'Athènes, dit « démocratie », dont pourtant, tous, étant mètèques, naturellement se trouvaient exclus.

Ici encore, la philosophie devrait trouver son bien. Ici encore, pourtant, elle ne le trouva pas.

De ces remarques triviales, je tire deux conclusions, et l'on pourrait dire une, parce qu'elles sont à peu près équivalentes.

La philosophie est *sans objet*, sauf objet emprunté et n'a, par là, aucun rapport essentiel avec la vérité, si celle-ci suppose l'adéquation à un objet quelconque.

Il n'y a pas d'énoncé qui, de soi, serait philosophique. Rien n'existe à la



Guy Lardreau

philosophie qu'une phrase travaillée. Pour elle, l'énoncé pauvre « En avril ne te découvre pas d'un fil », ne *vaut* pas moins que l'énoncé riche « Tous les corps tombent ».

Il suit que la philosophie n'existe que comme *travail* sur des énoncés d'ailleurs venus, auxquels elle représente les efforts de la paresse. Je n'ai pas dit le mot au hasard : seule la paresse, en effet, *fait effort*. [...]

Pour dire ce qu'est la vérité pour la philosophie, j'ai proposé trois concepts, trois catégories, pour dire mieux. Il se trouve que je les ai, chronologiquement, avancés dans un ordre qui me semble aujourd'hui logique, parce que ces catégories se laissent aisément emboîter, en cercles concentriques disposer. Ce sont : *nœud de discours*, *véracité*, *philosophisation* ; j'y ajoute deux mandements : celui du *système*, celui de *l'encyclopédie*.

Nœud de discours, cela disait qu'il n'y a vérité pour un discours qu'autant qu'un autre, le contraignant, lui représente la vérité. Et, comme je crois, non pas universellement, mais pour une culture en tout cas où la philosophie est née et devenue – aussi peu que ce soit – agissante, il y a un nœud privilégié : philosophie, spiritualité, science (peut-être plutôt mathématiques, en tant que, bien qu'elle ne soit certainement pas une science, « science » ne s'entend, pour un

moderne, que d'un discours, en droit au moins, capable, en chacun de ses énoncés, de mathématisation). Et ce nœud, il est clair que je le prenais à Koyré.

Véracité était un mot à distinguer du vrai, comme au faux évidemment opposé, *au sein* d'un discours quelconque, régulièrement constitué, une *loi* d'où leur opposition même procède. Par là *sans rapport* avec ces termes.

Philosophisation, enfin, signifie, comme on a dit déjà, que la philosophie, paresseusement, *travaille*. Car il y a deux façons, au moins, d'envisager la philosophie. Comme le corps complet des énoncés que l'institution reçoit pour tels. *Travail mort*, ou, si vous voulez, *capital*. Comme le *travail* qui s'exerce sur des énoncés donnés *quels qu'ils soient*, pour les élever au philosophème – cela s'appelle *travail vif*. Et je pense, au reste, mais cela restera pure suggestion, qu'on parlerait à bon droit de *poétisation*, de *pic-turisation*, *musicalisation*.

Aux trois catégories, il me semble devoir ajouter deux *mandements*.

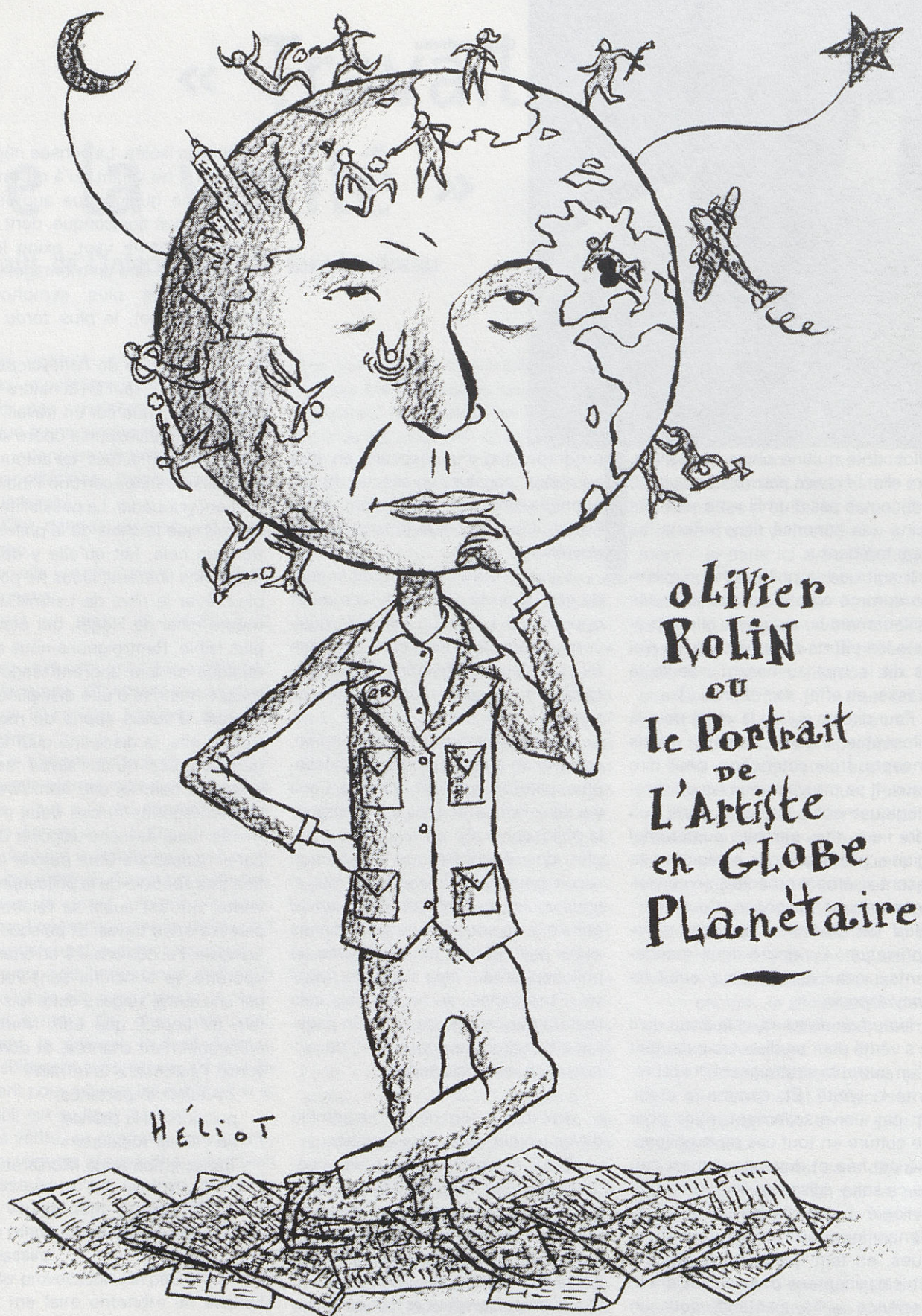
Celui, d'abord, et tout à fait impérieux du *système*. Car c'est tout à fait superficiellement que la décision négative semble y contredire. Il est assez clair, à rebours, qu'une proposition positive vaut, isolément, par soi. Que *l'affirmation* peut et doit se suffire

d'énoncés isolés. La pensée négative, à rebours, ne valant qu'à représenter un énoncé quelconque auprès d'un autre énoncé quelconque, dont aucun *positivement* ne vaut, exige le système, c'est-à-dire un montage, le plus complexe, le plus symphonique, lâchons le mot, le plus *tordu* qu'on pourra.

Celui ensuite de *l'encyclopédie*. Il n'y a, dirais-je, sauf en la nature la plus brute, travail que sur un travail. Il faut ainsi que la philosophie opère sur des travaux déjà effectués, qu'autour d'eux elle fasse cercle, comme l'indique le mot encyclopédie. La possibilité, mais je crois que le choix de la philosophie tient en cela, fait qu'elle y découpe des zones libérées. Nous ne pouvons plus rêver le rêve de Leibniz, et pas même celui de Hegel, qui était déjà plus faible. Restreignons-nous alors à quelque simple apprentissage. À la maigre maîtrise d'une discipline quelconque. J'aurais appris du moins, à travers elle, la discipline qu'il faut en général pour qu'un savoir soit un savoir, et pour lui dire non. Avec ces trois catégories et ces deux mandements, nous devrions disposer de l'appareil nécessaire pour penser la relation très spéciale de la philosophie à la vérité, qui est aussi sa relation à la paresse et au travail. Et puisque, sans scrupule, j'ai commencé en citant une opérette, je conclurai sans remords par une autre, vulgaire cette fois tout à fait, de Lopez, que Luis Mariano a admirablement chantée, et dont, à la vérité, j'adresserai le refrain :

« Aucune importance, puisque j'ai la chance de t'aimer toujours. »

Transcription Aude Monjaret



Les leçons de la rivière

Il y avait ceux qui aimaient les « leçons de choses » et s'en contentaient pour rêver d'aventures scientifiques. Il y avait ceux qui détestaient toutes les leçons et dont le seul recours était d'attendre l'heure de la sortie pour aller courir le bord des rivières. Même en ville, il y avait de vraies rivières, avec de vrais bords. Des amoureux de l'enfance et des livres ont tenté de réconcilier les fugeurs et les enfants sages. Les collaborateurs des éditions Milan, partenaires du Banquet du Livre, sont de ceux-là. Depuis quelques années, ils proposent aux « copains » des ouvrages richement illustrés qui marient l'encyclopédie, le guide pratique et le livre d'aventure. Ces *Copain des bois*, *Copain des champs*, *Copain des villes*, *Copain des Pyrénées* ont leurs pendants au format de poche sous la forme de « carnets de nature », qu'il suffit de sortir de son

sac à dos pour reconnaître les *Petites bêtes des rivières et des étangs*, les *Fleurs d'eau douce*, ou bien que l'on peut garder à la main pour chiffrer et déchiffrer des *Messages secrets* ou fabriquer des *Jouets de campagne*.

Cette semaine à Lagrasse, Robert Pince, auteur d'un *Copain des sciences*, n'a pas tenté de fabriquer des fusées en public ni d'expliquer aux enfants comment confectionner des pétards sans déboursier un sou. Il a préféré proposer une lecture de la rivière qui soit l'occasion d'observer l'environnement immédiat et de réaliser des expériences simples. Les pre-

miers jours, les enfants du Banquet ont soulevé les pierres pour observer les insectes et les animaux aquatiques. Ils ont ensuite appris à dessiner les perspectives d'un paysage en le quadrillant sur une planchette à fil, comme le faisaient Dürer ou Léonard de Vinci, puis ils ont expérimenté le syphon et autres principes auxquels aucun corps n'échappe sans être généreusement mouillé.

Ce vendredi, le jour – tant attendu – de la fabrication des radeaux est arrivé. Nous nous faisons un devoir de réitérer le conseil de prudence donné à la page 29 du « carnet de nature » consacré aux *Engins flottants* : « Attention (pour la confection de votre radeau) : ne pas employer de baignoire en fonte. Elles sont trop lourdes et coulent trop facilement ! ». Si d'aventure un participant au Banquet croisait, en direction de la rivière, un enfant portant sur son dos une baignoire en fonte, il est prié de la ramener au journal.

— D. B.



pavé

Mai mai

par Henri Meschonnic

Qu'aurait-on eu à dire en mai 1998 s'il n'y avait pas eu Mai 68 ? À voir la presse, presque rien. Mai 68 en 98. Une répétition après la générale. La générale s'était prise pour une répétition. La révolution n'a décidément qu'un sens astronomique. De mai à mai la pensée calendaire emballe le temps comme Christo emballait le Pont Neuf.

Mai 68, mai 1998 : la mode commémorative a besoin des chiffres ronds, sans voir que c'est ainsi que les avant-gardes deviennent des arrières-gardes. Sans reconnaître la contradiction entre la critique (intellectuelle, sociale, politique) et sa commémoration, qui ne peut plus en être qu'une redite. La culture de la nostalgie n'est plus qu'une nostalgie de la culture.

Il y a dans la commémoration une faculté d'imprésence. De mai à mai, un effacement : la mémoire joue le rôle de l'oubli. Ce cliché archi-usé, qui oppose la jeunesse au vieillissement, pour effacer la jeunesse à venir, et celle du présent. Mai 68 est parfait dans ce rôle.

Penser commémorationnement, c'est penser groupe. Cet attroupement ressemble à de la pensée, mais fait le contraire de penser, parce qu'il y manque le risque.

Tout le bruit du déjà-pensé empêche l'écoute du présent, de l'inconnu. La socialisation précède, au lieu de résulter. La socialisation passée empêche la socialisation à venir.

Mais il y a une différence indiscutable avec les autres commémos : c'est que les anciens acteurs en sont les par-

leurs, souvent, ce qui n'est pas le cas avec les bicentennaires, les centenaires, les cent-cinquantennaires. C'est pourquoi ce Mai avait un air penché.

Puis, au-delà de la « glu générationnelle¹ » et de son sentimentalisme, la symbolique d'une « révolution à l'échelle planétaire » (p. 55). Dix ans après, 1978 « le cœur n'y était plus » (p. 57). Vingt ans après, 1988 « le soixante-huitard, la quarantaine grisonnante, et volontiers bourgeoise » (p. 58), c'est « le fond du trou » (p. 59). 1998 : « Ce sera long, prophétisait Jérémie » (p. 59). Car il y a encore et toujours à ne pas laisser faire et refaire les « nouveaux vieux » (p. 62) qui retournent « le mythe comme une veste » (p. 62), ne gardant du mois de mai que le 22 mars. « Triste époque », et surtout actualité de l'inactuel, de l'intempestif. Écouter l'imperceptible – c'est la poétique du politique, la politique de la poétique.

Jour jour

Mai 68 a envahi mai 1998. On a dit que l'expression « les événements » avait été réservée à 1968. C'est oublier qu'on le disait déjà de la guerre d'Algérie. On a ici un cas superbe, une anthologie de considérations sur *ce-qui-reste*. Dont on pourrait suggérer une collection à un éditeur, sinon un nouveau genre littéraire². Le paradoxe de la critique est alors d'être la contre-contestation. L'espérance comme « processus de décomposition », le dogmatisme réversible.

La forme journal a été privilégiée. *Le Monde*, du 5 au 31 mai 98, en a

refait le feuilleton, « Les aventures de mai », par Patrick Rambaud, avec à chaque séquence un bout de vie rétrospective, « Passé-présent ». Le feuilleton à la sous-Alexandre-Dumas : « C'était à Paris, le premier samedi du mois de mai, vers le milieu de la matinée. Les deux garçons venaient de la rive droite [...] ».

Un éditorial (*Le Monde*, 2 mai 1998, p. 13) n'a pas manqué de reprendre la formule de Céline (*D'un château l'autre*) si souvent imitée par tous ceux qui n'ont pas le sens du langage : « D'un Mai l'autre ». Qui n'ont pas non plus le sens de l'épigonal, et le sens de l'éthique dans la poétique. Et le sens du politique dans l'éthique. Eh oui, *c'est le même*, n'en déplaise aux gâche-papier. Et encore : « D'une banlieue l'autre » – de Nanterre à Saint-Denis. Et « D'une "révolution" l'autre. Il y a trente ans, c'était la rue. Aujourd'hui, c'est l'euro ». La rue, l'euro : une déclinaison qui se prend pour un sens de l'histoire.

Les anthologies, *Mai 68 à l'usage des moins de vingt ans*³, accompagnent les récits d'une jeunesse d'il y a trente ans. S'il en demeure quelque chose, comme des textes dada des années vingt, c'est une puissance de révolte, une force de refus, nécessairement synchrétique, et qui ne savait rien de l'avenir, ni de son propre présent, comme toujours. Sinon le refus du tout-consommation, avec ses dogmes et ses dogmatiques. Mais c'était aussi avec d'autres dogmatismes : la Mao-vérité. Mai-Mao. Mais on ne peut pas se lasser de le redire : le monde, et les

idées sur le monde, changent par ceux qui les refusent, non par ceux qui les acceptent et s'y adaptent. Il nous faut des inadaptés chroniques.

Les recueils de photos, de slogans se sont multipliés. *Le Monde* a publié une sélection de ses articles d'il y a trente ans « sur les événements qui ont changé la France et les Français » – « Mai 68 au quotidien⁴ ». Mai 68 comme si vous y étiez. J'ai gardé une publicité pour un livre de photos sur la deuxième mondiale : « la guerre de 39-45 comme si vous y étiez ». Et les dessins, les affiches : le visage de De Gaulle comme un masque tenu à la main par Hitler. L'aveuglement pour la lucidité. Sur quoi, après coup, une morale de l'histoire fait la vulgate : « Trente ans plus tard à de très rares exceptions près, tous sont rentrés dans le rang. Pire : ils sont devenus les plus ardents défenseurs du système qu'ils entendaient abattre⁵. »

Sous les mots les symboles

Mai 68. Un symbole. Mais de quoi ? Comme beaucoup de symboles, il n'a pas un sens. La symbolisation est du multiple. Mais symbole, c'est sûr. Témoin la majuscule. Qu'on ne met pas, en temps normal, au nom des mois, en français. C'est décembre, février. Mais dès qu'il y a une accroche, et souvent sanglante, elle s'accroche à une capitale : le Deux-Décembre (1851). Et vous trouvez partout *Mai 68*.

Avec le rythme promesse-déception, « ce Mai 68 n'a pas eu lieu⁶ ». Toujours la quête du « véritable sens » (p. 70). Selon des oppositions de contraires : « après les rêveurs, les faiseurs » (p. 70) ; après les nantis, les paumés ; après le feu, les cendres. Une précipitation contre une autre.

Crédulités, aveuglements. Un mai qui n'est « recyclable ni dans le récit épique qu'il tint sur lui-même, ni dans le récit historique qui tente de le dévoiler » (p. 72). À la fois du vieux et quelque chose qui n'en finit pas. Un événement, et plus qu'un événement : un événement du sens. Un moment dans l'infini du sens : un moment toujours à venir.

Mêlé au cent-cinquantenaire du *Manifeste du parti communiste* de Marx, mai 1998 a eu le choix entre l'infidélité de la nostalgie et la nostalgie de la fidélité, où le maintien de la révolution devient lui-même un maintien de l'ordre, la réversion des irréalismes en réalisme politique. Du passé qui se penche sur du passé.

Avec quand même l'étonnant gommage des « affrontements zoologiques » par Alain Brossat, spécialiste du désastre de la pensée⁷, Mai 68 aussi a ses révisionnistes, « émeute sans massacre » (p. 30), parce qu'on n'a pas tiré sur la foule comme à Mexico. Donc Carnaval. L'événement « comme fiction et simulation » (p. 33). Reste une pensée des rôles, du « d'où parlez-vous », qui se reporte sur une dénonciation des faux débats télévisuels, le « lubrifiant du consensus » (p. 40). Mais il ne suffit pas de se retirer de la « communication gratifiante » pour avoir un badge de penseur, et délester Mai 68 « du faix du stalinisme » (p. 40). S'il faut penser le politique pour penser le présent, il faudra aussi apprendre à penser hors de Hannah Arendt et de son amalgame, hors de Foucault et de son anti-bourgeoisisme qui était aussi un institutionnalisme. Penser hors de ces références.

Des mots. Sont restés des mots : la chienlit, étudiants-diants-diants. Pour

Francis Marmande : « le dernier déchaînement de la parole⁸ », la « déparlerie » (p. 44). Que suit, aujourd'hui, « la névrose de repentis » (p. 46). Ainsi la chance de Mai « fut justement sa perte » (p. 48). Mais quand même une tristesse, « le fantôme de la négation », et « l'oubli du futur » (p. 50). Maintenant, « trente ans plus tard, on se tait » (p. 51). Le solo de la nostalgie.

Avec sa part ludique. Des formules magiques pour slogans. Et deux France qui « se sont fait peur⁹ ». Le préfet racontant : « C'est le côté théâtre de 68 : on jouait 1830, 1848, on jouait la Commune de Paris ou octobre 1917 » (citée, *ibid.*). Comme les proverbes dada, mais l'excès sans l'absurde, les proverbes 68 pratiquent la dérision : « Consommez plus | vous vivrez moins », « Soyez réalistes | demandez l'impossible ». Ils participent du cadavre exquis, et certains sont demeurés célèbres : « Cours | camarade | le vieux monde | est | derrière toi », « Jeunes | femmes | rouges | toujours | plus | belles ». La jubilation active dans ces slogans est pour beaucoup dans l'érotisation de la vie par le langage qui a fait que, si les soixante-huitards ont vieilli, cette force des choses dites est une jeunesse qui les a traversés et qui continue.

Pourtant, un livre noir avait paru¹⁰. Paris brûlait. Pas seulement de colère. *Combat* du 12 mai titrait « Budapest-sur-Seine ». Mais Budapest, c'est trop tôt, il faudra attendre 2006 pour s'en souvenir. Les « tragiques événements du Quartier Latin » (*La Croix*, 12 et 13 mai) sont devenus des banderoles du Mondial. Mai, c'est foot-u. Un blessé toutes les deux minutes à l'Hôtel-Dieu. Matraquages, violences de la police, non sans sadismes

sexuels, les témoignages sont consignés, sans oublier « le noir recevant deux fois plus de coups que les autres » (livre cité, p. 16). La monotonie de l'horreur. « Massacres au Quartier Latin » (*Combat*, 7 mai), utilisation d'un gaz mortel malgré les dénégations du laboratoire central de la police (lettre du docteur Marcel-Francis Kahn, citée dans *Le Livre noir*, p. 89-91). Contestation, répression.

Le livre noir est devenu un livre rose, avec des rubans. Signe même d'un vieillissement. Auto-érotisme. Aucun égard pour ceux qui sont nés alors, ou depuis. Et qui ne supportent pas qu'on les chloroforme avec cette vieillerie, pendant qu'ils sont jeunes, eux. Beaucoup n'ont pas compris que vieillir, c'est rester avec les idées de ses vingt ans, ce qui s'appelle des idées *arrêtées*. Rien de pire pour une idée. Comme pour l'heure. Si vous marquez toujours la même, inquiétez-vous.

Une version sacrée, la prophétique, surréelle; une version profane – une « grande fête de l'utopie¹¹ ». Et, selon encore un amalgame qui ressemble à de la pensée, mais n'est pas de la pensée, 68 est un rite de passage à la *modernité* : « la liquidation joyeuse de la civilisation paysanne et catholique qui fut pendant des siècles la nôtre. Et par conséquent, l'entrée dans la modernité » (*ibid.*). De même chez Jean-Pierre Le Goff : « l'appel incantatoire à la modernité » comme un des « héritages abâtardis de Mai 68 » (livre cité). Difficile de faire pire. La modernité confondue avec la *modernisation-urbanisation*. Donc, dit Julliard, « une ruse de l'Histoire pour accoucher de la société moderne que les néo-soixante-huitards vouent aujourd'hui aux gémonies » (*ibid.*). On retrouve la

néo-théologie des prétendus sociologues du pousse-moderne : « l'avènement tyrannique de l'individualisme petit-bourgeois ». À grandiloquence, grandiloquence et demie.

Une année monde

Allons, encore une crise de parisianisme. Il n'y avait pas que Paris... 1968, « année élue », dit Daniel Bensaïd : l'offensive vietnamienne, le printemps de Prague, l'insurrection de Mexico. Mais trente ans après, c'est seulement par ici que ça se passe. D'un mai à l'autre, toujours l'exposition Paris-Paris.

Pourtant, c'est une année monde. Janvier 1968, la police dans l'université de Madrid. Mars, au Japon, des étudiants rejoignent les paysans contre des policiers. Au Japon, de 1967 à 1969, ce sont des « années de braise ». Influence des gardes rouges chinois, révolution culturelle oblige, guerre du Vietnam vue comme une lutte de libération, la révolte étudiante croit aux « prémices d'une révolution mondiale¹² » – qui n'est qu'une « pseudo-révolution religieuse » pour Masao Maruyama. Mais qui va jusqu'à tuer à l'aéroport de Tel-Aviv en 1972 des pèlerins pour la « cause palestinienne ». Mars encore, émeute à Varsovie. Avril, le 4, assassinat de Martin Luther King. Avril, après qu'on a tenté d'assassiner Rudi Dutschke, un dirigeant étudiant, émeutes dans plusieurs villes allemandes. Juin, bagarres entre étudiants et policiers en Californie, à Berkeley. Août, matraquage d'opposants à la guerre du Vietnam à Chicago. Septembre, l'armée à Mexico tire pour tuer sur les étudiants place des Trois Cultures. Plus de trois cents morts. Décembre, manifestations lycéennes

en Italie. La révolte est mondialisée. Puis, la marginalisation et l'assagissement aussi.

Et la révolte n'était pas née en 68. Même si elle est partout alors. Georges Pompidou évoquait des émeutes en Sorbonne au XV^e siècle. Le sens de l'histoire pompidodeline. Libérer la parole est un désir qui avait donné un mouvement à Berkeley dès 1964, le Free Speech Movement¹³. En 1966, c'est l'agitation à l'Université Columbia à New York. En 1967, aux Pays-Bas, les « Provos ».

Ce qui en sort serait, selon Edgar Morin, un phénomène de génération, « un 1789 adolescent ». Langue de bois, gueule de bois, d'alors et de toujours. Maintenant, on a des récits de vie. Opposer mouvement de jeunesse à génération est inepte aussi, puisque c'est la même chose. La jeunesse comme crise de société. On comprend alors que la crise passe, comme la jeunesse des jeunes d'alors, mais aussi que potentiellement elle soit permanente, puisqu'il y a toujours de nouveaux jeunes.

Mais pourquoi 68 ? Les explications sont démographiques, sociologiques. Aucune ne fait le tour de tout. La jeunesse s'est révélée à la jeunesse par l'allongement-démocratisation de l'âge des études (avant la « vie active »), par une libéralisation de la famille, et de la vie sexuelle (la loi sur la contraception est votée en 1967), par la venue à l'âge adulte de la levée de champignons d'après-guerre. Mais ce sociologisme bute sur le romantisme des héros, James Dean, Che Guevara. Et des héros qui meurent. Mais on sait aussi que la jeunesse peut être réactionnaire. Chaque réaction a eu ses jeunes. Maintenant aussi. L'islamisme a ses jeunes. Il faudrait

débarrasser la jeunesse du mythe de la jeunesse. Parce que tout mythe est une mobilisation générale. Et l'écrasement de l'individu.

Entre édulcoration et exaltation, Mai 68 est toujours composé de deux tensions. L'une s'est dissoute avec la chute du mur de Berlin. Reste l'autre, « l'appel à l'imagination, à l'invention du futur », appel qui « mérite d'être protégé, mieux même d'être conforté ». Entre « deux cultures, l'une plutôt autoritaire, l'autre plus libertaire », la dernière seule, « humaniste et internationaliste¹⁴ » reste une ouverture. C'est bien que ce qui règne, c'est le contraire, l'aggravation du tribalisme et de l'économisme.

Mais en même temps, 68, c'était l'époque du structuralisme dominant, la forme mode du scientisme et de la bêtise binaire. Aujourd'hui, en 98, c'est une autre qui règne, de mythe en mythe, de la mort du sujet à la mort des structures, le structuralisme demeure plus qu'on ne croit. Et le simplisme politique aussi, tout autant binaire, qui oppose l'État-police à la politique. Un Mai qui a ranci.

Si *Mai 68* a touché au mythe de l'État, et fait de la domination de l'État, de la notion même de l'État un mythe, alors *Mai 68* continue, car le mythe et le problème demeurent. Tout comme la médiocrité intellectuelle des copies conformes, l'autorité donnée pour la maîtrise. Un recueil de tracts se termine justement sur un tract du 8 juin 68 titré « C'est pas fini », avec la phrase de Saint-Just : « Pas de liberté pour les ennemis de la liberté » – proposition sans date de péremption.

La commémoration est un leurre de la mémoire, une trahison de la

mémoire, malgré l'apparence du contraire. La preuve, c'est l'ouverture des archives après que tous les contemporains sont morts, quand la mémoire ne sert plus à rien ni à personne. Sinon à une conception abstraite de la vérité. Justement, c'est quoi, dire la vérité? À qui? Et pour ce qu'on en fait. C'est sans doute pour prévenir cette trahison qu'on a, depuis quelques années, privilégié la mémoire des témoins, en l'opposant à l'histoire. Autre leurre. Car on n'y a pas vu la subtile déshistoricisation de l'histoire, au profit d'un primat du discours. Et si l'histoire n'est plus que discours, vous n'avez plus que le discours des uns contre le discours des autres, celui des vainqueurs contre celui des vaincus. Mais toujours du discours. Et la vérité vérifiable n'est plus de ce monde. Affirmer, nier, c'est tout du même. Oui, philosophez là-dessus, heideggériens qu'un peu, la gauche comme illusion d'optique, votre latéralisation laisse à désirer.

La commémoration associe. Elle associe un présent à un passé. C'est pourquoi elle fait le contraire de ce qui constitue un acte intellectuel, un acte d'intellectuel : *dissocier*. Rémy de Gourmont parlait de « dissociation d'idées ». Et Lyotard, dans *Tombeau de l'intellectuel*, notait aussi que les dissociations « sont de principe dans les tâches de l'intelligence¹⁵ ». Des expériences de pensée, paradoxalement hors des « enjeux culturels », hors de l'audi-mat de la pensée, pour penser le présent, l'universel présent. Il y a toujours à se débattre contre l'occultation du présent par le passé, par le culte du passé.

Je suis curieux d'entendre ce qu'on dira de Mai 68 pour le centenaire.

1. Daniel Bensaid, *Sous les pavés, la grève*, Lignes, n° 34, mai 1998, 1968, *le devenir de Mai*, p. 53.
2. Ce qu'a très bien compris Henri Weber, *Que reste-t-il de Mai 68? Essai sur les interprétations des « événements »*, Seuil-Points, 1998 (1^{re} éd. 1988). Très opportunément aussi a paru, de Jean-Pierre Le Goff, *Mai 68 : l'héritage impossible*, La Découverte, 1998.
3. *Mai 68 à l'usage des moins de vingt ans*, préface de Jean-Franklin Narodetzki, Babel, Actes-Sud, 1998. Du même, J. Fr. Narot, « Mai 68 raconté aux enfants », *Le Débat*, n° 51, septembre-octobre 1988.
4. En supplément au n° du 2 mai 1998. Et *Mai 68 le journal*, par Dominique Lacout, photos Gilles Caron, Calmann-Lévy, 1998 ; *Oui, mai*, n° spécial de *Télérama*, en cadeau une affiche de Mai 68, « la beauté est dans la rue » ; *Enquête sur l'histoire*, mai-juin 1998, n° 26, « De mai 1958 à Mai 68, le grand chambardement ». Mais *Le Canard enchaîné* (10 juin 1998, n° 4050, p. 8) observait : « Mai-68 fait un bide en librairie », en citant *Livres-Hebdo*. Les livres (environ 80 parus sur ce sujet) « n'ont intéressé que les vétérans du mouvement étudiant et pas du tout les jeunes ».
5. Bruno Larebière, « De la chienlit à la gauche caviar, que sont-ils devenus? » *Enquête sur l'histoire*, p. 49.
6. Henri Maler, « Mai 68 n'a pas eu lieu », *Lignes*, *ibid.*, p. 67. Titre emprunté à Deleuze et Guattari.
7. Alain Brossat, « Émeute sans meute, Fidélité à l'événement et ascèse cognitive », *Lignes*, n° 34, mai 1998, 1968, *Le Devenir de Mai*, p. 28.
8. Francis Marmande, « Langue de mai, belle de mai », *Lignes*, n° cité, p. 41.
9. Michel Braudeau, « Maurice Grimaud, le préfet magnifique », *Le Monde*, 26 mai 1998, p. 15.
10. UNEF/SNE Supérieur, *Le Livre noir des journées de mai*, Combats-Seuil, juin 1968.
11. Jacques Julliard, « Mai 68, une ruse de l'Histoire », *le Monde*, 29 mai 1998, p. 14.
12. Philippe Pons, « L'amertume des "années de braise" japonaises », *le Monde*, 23 mai 1998, p. 13.
13. Informations reprises de « Retour sur une révolte mondiale de la jeunesse », par Dominique Dhombres, *le Monde*, 12 mai 1998, p. 3.
14. « D'un Mai l'autre », éditorial, *le Monde*, 2 mai 1998, p. 13.
15. Jean-François Lyotard, *Tombeau de l'intellectuel et autres papiers*, éd. Galilée, 1984, p. 12.

Albert Camus

L'Espagne et le donquichottisme

En l'an 1085, pendant les guerres de reconquête, Alphonse VI, roi remuant qui eut cinq femmes dont trois Françaises, prit la mosquée de Tolède aux Arabes. Averti que cette victoire avait été rendue possible par une trahison, il fit rendre la mosquée à ses adversaires, puis reconquit par les armes Tolède et la mosquée. La tradition espagnole fourmille de traits semblables qui ne sont pas seulement des traits d'honneur, mais, plus significativement, des témoignages sur la folie de l'honneur.

À l'autre extrémité de l'histoire espagnole, Unamuno, devant ceux qui déploraient les faibles contributions de l'Espagne à la découverte scientifique, eut cette réponse incroyable de dédain et d'humilité : « C'est à eux d'inventer. » Eux étaient les autres nations. Quant à l'Espagne, elle avait sa découverte propre que, sans trahir Unamuno, on peut appeler la folie de l'immortalité.

Dans ces deux exemples, aussi bien chez le roi guerrier que chez le philosophe tragique, nous rencontrons à l'état pur le génie paradoxal de l'Espagne. Et ce n'est pas étonnant qu'à l'apogée de son histoire, ce génie paradoxal se soit incarné dans une œuvre elle-même ironique, d'une ambiguïté catégorique, qui devait devenir l'Évangile de l'Espagne et, par un paradoxe supplémentaire, le plus grand livre d'une Europe intoxiquée pourtant de son rationalisme. Le renoncement hautain et loyal à la victoire volée, le refus têteu des réalités du siècle, l'inactualité enfin, érigée en philosophie, ont trouvé dans Don Quichotte, un ridicule et royal porte-parole.

Mais il est important de noter que ces refus ne sont pas passifs. Don Quichotte se bat et ne se résigne



Rembrandt
La mère du peintre, 1631
 Rijksmuseum, Amsterdam

jamais. « Ingénieux et redoutable », selon le titre d'une vieille traduction française, il est le combat perpétuel. Cette inactualité est donc active, elle étreint sans trêve le siècle qu'elle refuse et laisse sur lui ses marques. Un refus qui est le contraire d'un renoncement, un honneur qui plie le genou devant l'humilié, une charité qui prend les armes, voilà ce que Cervantès a incarné dans son personnage en le raillant d'une raillerie elle-même ambiguë, celle de Molière à l'égard d'Alceste, et qui persuade mieux qu'un sermon exalté. Car il est vrai que Don Quichotte échoue dans le siècle et les valets le bernent. Mais cependant, lorsque Sancho gouverne son île, avec le succès que l'on sait, il le fait en se souvenant des préceptes de son maître dont les deux plus grands sont d'honneur : « Fais gloire, Sancho, de l'humilité de ton lignage ; quand on verra que tu n'en as pas honte, nul ne songera à t'en faire rougir », et de charité : « Que lorsque les opinions seraient en balance, qu'on eût plutôt recours à la miséricorde ».

Nul ne niera que ces mots d'honneur et de miséricorde ont aujourd'hui la mine patibulaire. On s'en méfie dans les boutiques d'hier ; et, quant aux bourreaux de demain, on a pu lire sous la plume d'un poète de service un beau procès du *Don Quichotte* considéré comme un manuel de l'idéalisme réactionnaire. En vérité, cette inactualité n'a cessé de grandir et nous sommes parvenus aujourd'hui au sommet du paradoxe espagnol, à ce moment où Don Quichotte est jeté en prison et son Espagne hors de l'Espagne.

Albert Camus

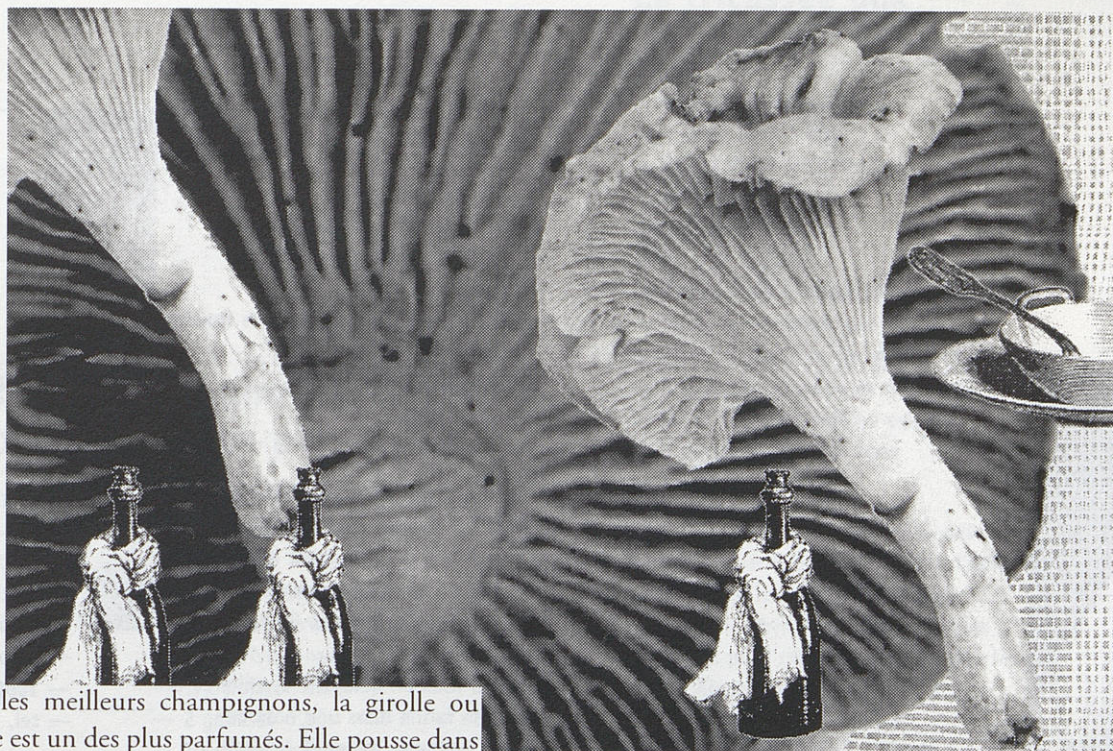
Certes, tous les Espagnols peuvent se réclamer de Cervantès. Mais aucune tyrannie n'a jamais pu se réclamer du génie. La tyrannie mutile et simplifie ce que le génie réunit dans la complexité. En matière de paradoxe, elle préfère *Bouvard et Pécuchet* à Don Quichotte qui, depuis trois siècles, n'a pas cessé lui aussi d'être exilé parmi nous. Mais cet exilé, à lui seul, est une patrie que nous revendiquons pour nôtre.

Nous célébrons donc, ce matin, trois cent cinquante années d'inactualité. Et nous les célébrons avec cette partie de l'Espagne qui, aux yeux des puissants et des stratèges, est inactuelle. L'ironie de la vie et la fidélité des hommes ont ainsi fait que ce solennel anniversaire est placé parmi nous dans l'esprit même du quichottisme. Il réunit, dans les catacombes de l'exil, les vrais fidèles de la religion de *Don Quichotte*. Il est un acte de foi en celui qu'Unamuno appelait déjà Notre Seigneur Don Quichotte, patron des persécutés et des humiliés, lui-même persécuté au royaume des marchands et des polices. Ceux qui, comme moi, partagent depuis toujours cette foi, et qui même n'ont point d'autre religion, savent d'ailleurs qu'elle est une espérance en même temps qu'une certitude. La certitude qu'à un certain degré d'obstination la défaite culmine en victoire, le malheur flambe joyeusement, et que l'inactualité elle-même, maintenue et poussée à son terme, finit par devenir l'actualité.

Mais il faut pour cela aller jusqu'au bout, il faut que Don Quichotte, comme dans le rêve du philosophe espagnol, descende jusqu'aux enfers pour ouvrir les portes aux derniers des malheureux. Alors, peut-être, en ce jour où selon le mot bouleversant du *Quichotte* « la bêche et la houe s'accorderont avec l'errante chevalerie », les persécutés et les exilés seront enfin réunis, et le songe hagard et fiévreux de la vie transfiguré dans cette réalité dernière que Cervantès et son peuple ont inventée et nous ont léguée pour que nous la défendions, inépuisablement, jusqu'à ce que l'histoire et les hommes se décident à la reconnaître et à la saluer.

Cet article est paru dans Le Monde libertaire, n° 12, octobre 1955

La girolle



Parmi les meilleurs champignons, la girolle ou chanterelle est un des plus parfumés. Elle pousse dans nos sous-bois et revient chaque année, souvent en grande quantité, aux mêmes endroits, dans les « coins à girolles » que les cueilleurs gardent secrets.

D'un beau jaune orangé, fermes, satinées, les girolles se développent dans les bois de feuillus ou de conifères, dès l'été et jusqu'à la fin de l'automne.

Cueillies fraîches et saines, on peut les garder quelques jours au réfrigérateur ou dans un endroit frais et aéré.

Toutes les techniques de conservation leur conviennent : à l'huile d'olive, au vinaigre ou simplement séchées.

Elles accompagnent à merveille viandes et poissons; si on a la chance d'en récolter diverses espèces, on servira un plat raffiné et coloré grâce au mélange des parfums et consistances diverses.

Plus elles sont petites, meilleures elles sont; il est souvent inutile de les laver, il suffit de brosser les chapeaux et si nécessaire de les essuyer avec un linge humide.

par Sabine Minard
et Colette Olive

recettes

Les girolles à la crème

Pour 4 personnes

- 500 g de girolles fraîches
- 1 cube de bouillon de volaille
- 1 citron
- 1 cuillerée à soupe de crème fraîche épaisse
- 1 brin de persil
- beurre, farine
- sel, poivre

Dans une poêle à feu doux et à sec, mettre les girolles pour qu'elles rejettent leur eau. Au bout de 10 minutes, les faire sauter à la poêle dans une noix de beurre. On réserve le jus de cuisson.

Faire un roux en délayant 1 cuillerée à soupe de farine dans une noix de beurre. Quand le mélange épaissit, on mouille doucement avec 1 verre de bouillon et le jus de cuisson des champignons, en remuant pour bien délayer le roux et éviter toute formation de grumeaux.

On incorpore les girolles à cette préparation, on sale et poivre, et on laisse cuire pendant 15 bonnes minutes, jusqu'à ce que les champignons soient parfaitement enrobés de cette crème onctueuse.

On ajoute le jus du citron et la crème fraîche.

On mélange le jaune de l'œuf avec une noix de beurre ramolli et au moment de servir, hors du feu, on incorpore cette liaison aux girolles. Goûter pour rectifier l'assaisonnement s'il y a lieu. On parseme avec un peu de persil ciselé.



Un méli-mélo aux bouchots

Pour 4 personnes

- 500 g de girolles
- 1 litre de bouchots
- 2 échalotes
- 3 gousses d'ail
- 1 bouquet de persil frais
- 100 g de beurre
- sel, poivre

Préparer les moules : les gratter, les laver ; éplucher les échalotes et les hacher finement.

Dans un faitout, faire fondre doucement 15 g de beurre, incorporer les échalotes et les laisser suer à feu doux et à couvert pendant 5 minutes.

Augmenter le feu et ajouter les moules, poivrer, couvrir et secouer le faitout pour faire ouvrir les bouchots au plus vite pour éviter qu'ils durcissent. Au bout de 3 minutes, les égoutter, les décoquiller et les garder au chaud dans une cocotte.

On va nettoyer les champignons ; laver et sécher le persil ; peler et hacher l'ail finement avec le persil.

Dans une poêle on va faire fondre 30 g de beurre ; on ajoute les girolles qui vont rendre toute leur eau de végétation. Une fois le liquide évaporé, on place les girolles dans la cocotte et on couvre pour maintenir au chaud. On ajoute le beurre restant, on place la cocotte sur le feu, on incorpore la persillade, on mélange vivement et on sert dès que le méli-mélo est fumant.

Les girolles glacées

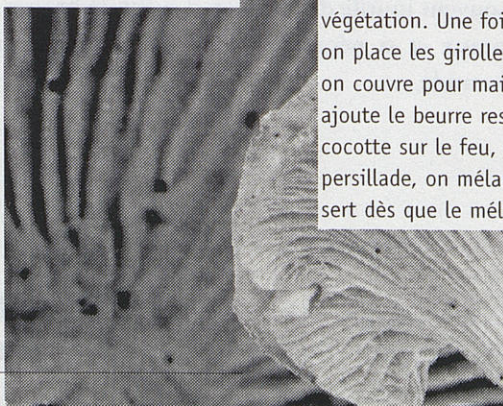
Pour 4 personnes

- 800 g de girolles
- 1 cuillerée à soupe de raisins de Corinthe
- 2 oignons
- 1 citron
- 2 gousses d'ail
- 2 verres de vin blanc sec
- 1 verre d'huile d'olive
- 2 branches de persil
- 1 branche de thym et 1/2 feuille de laurier
- 1 cuillerée à café de coriandre
- sel, poivre

Nettoyer les girolles et les couper en lamelles. Hacher les oignons, écraser et hacher l'ail. Placer le tout dans une terrine avec l'huile, le jus du citron, la coriandre et les raisins secs. Laisser mariner 1 heure minimum.

Verser dans une casserole, ajouter le bouquet garni et le vin. Porter à ébullition, puis baisser le feu et laisser mijoter 20 minutes.

Laisser refroidir, puis placer au réfrigérateur pour servir glacé.



La brouillade d'œufs aux chanterelles

- Pour 4 personnes
- 350 g de chanterelles
 - 12 œufs
 - 50 g de beurre
 - 3 cuillerées à soupe de crème épaisse
 - 4 cuillerées à soupe de persil plat haché
 - 2 cuillerées à soupe d'huile
 - sel, poivre

Nettoyer les champignons. Les faire sauter vivement dans un fond d'huile. Lorsque l'eau rejetée est complètement réduite, ajouter une noix de beurre.

Assaisonner modérément.

Réserver la moitié des chanterelles pour le décor. Passer le reste au moulin à légumes.

Ciseler le persil.

Casser les œufs et les battre vivement à la fourchette. Saler, poivrer.

Dans une casserole, faire fondre le beurre sur feu doux. Incorporer les œufs. Remuer vivement et continuellement en augmentant petit à petit la température.

On retire du feu lorsque les œufs ont atteint une consistance crémeuse.

Ajouter les champignons et la crème. Bien mêler.

Faire réchauffer les girolles réservées. Introduire le persil et bien mélanger. Servir la brouillade bien chaude dans des assiettes creuses, disposer les chanterelles autour. Décorer d'un peu de persil.

Les girolles aux olives et aux poivrons

- Pour 4 personnes
- 600 g de girolles
 - 3 carottes moyennes
 - 6 oignons blancs moyens
 - 12 olives vertes dénoyautées
 - 1/2 poivron rouge
 - 1/2 poivron vert
 - 2 gousses d'ail
 - 10 cl de bouillon de volaille
 - 10 cl de vin blanc sec
 - 3 cuillerées à soupe d'huile d'olive
 - 1 brin de thym frais
 - 2 feuilles de basilic haché
 - sel, poivre

Nettoyer et essuyer les girolles. Les laisser entières. Mettre les olives à dessaler dans un bol d'eau froide. Peler les carottes et les couper en rondelles. Éépéner les poivrons et les détailler en lamelles. Éplucher les oignons.

Mettre 2 cuillerées à soupe d'huile à chauffer dans une cocotte. Ajouter les oignons entiers et les gousses d'ail entières et non épluchées, les carottes, les poivrons, le thym. Remuer à la cuillère en bois jusqu'à ce que les légumes colorent.

Mouiller avec le vin, et continuer la cuisson jusqu'à ce que le liquide soit évaporé. On incorpore alors olives et champignons. On mélange bien et on mouille de bouillon. On couvre et on laisse cuire calmement 15 minutes. Ouvrir la cocotte, récupérer les gousses d'ail pour en prélever la pulpe que l'on écrase avec le reste d'huile et le basilic ciselé. On introduit cette pommade dans la cocotte en remuant pour bien délayer et on sert sans tarder.

La fricassée aux girolles

- Pour 4 personnes
- 1 lapin de 1,5 kg
 - 300 g de girolles nettoyées
 - 2 échalotes
 - 2 gousses d'ail
 - 30 g de beurre
 - 2 cuillerées à soupe d'huile d'olive
 - 10 cl de vin blanc sec
 - 10 cl de bouillon de volaille (1 cube)
 - 1 cuillerée à soupe de moutarde
 - 30 cl de crème fraîche épaisse
 - 1 brindille de thym frais
 - sel, poivre

Découper le lapin en morceaux. Les mettre à revenir en cocotte dans l'huile chaude avec les gousses d'ail non pelées et le thym frais. Retourner les morceaux pour qu'ils dorent sur tous les côtés. Ajouter 10 g de beurre et continuer à cuire 10 minutes.

Dans une poêle et dans 10 g de beurre, placer les girolles qui vont rendre toute l'eau de végétation. On les égoutte et on récupère leur jus. On fait fondre 20 g de beurre et on poursuit la cuisson des champignons qui vont légèrement rissoler pendant 10 minutes encore.

Retirer lapin et gousses d'ail de la cocotte et jeter la graisse de cuisson. Peler et hacher finement les échalotes; faire revenir sur feu vif. Mouiller avec vin blanc et bouillon. Bien gratter le fond de la cocotte à la spatule en bois pour que tous les sucs se dégagent. Remettre le lapin, l'ail et le jus des girolles filtré. Couvrir et laisser cuire 10 minutes.

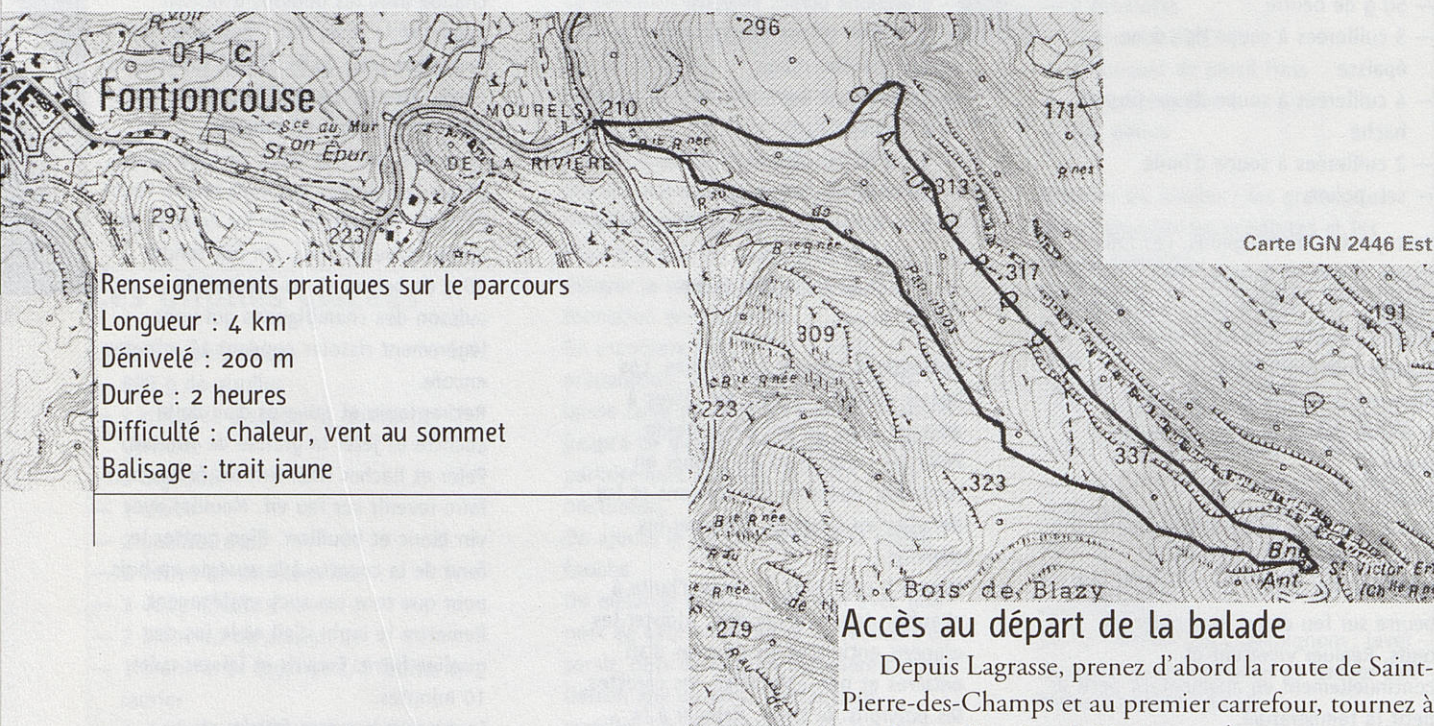
Incorporer la crème fraîche et poursuivre la cuisson 10 minutes supplémentaires.

On retire l'ail et on introduit les girolles égouttées. On réchauffe pendant 5 minutes. Hors du feu, on ajoute la moutarde diluée dans un peu du jus de cuisson.

balades

L'ermitage de Saint-Victor

Du soleil, du vent et de la pierre, vous êtes assurément dans les Corbières. À une trentaine de kilomètres de Lagrasse à peine, sur la route de la mer, une ascension récompensée par un point de vue panoramique exceptionnel depuis une arête rocheuse, véritable balcon au-dessus de la mer Méditerranée, des étangs et du littoral audois.



Accès au départ de la balade

Depuis Lagrasse, prenez d'abord la route de Saint-Pierre-des-Champs et au premier carrefour, tournez à gauche en direction de Narbonne. À Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse, gardez la même direction et rattrapez plus loin la départementale D 611. Filez à droite par Thézan-des-Corbières et, à la jonction avec la D 123, bifurquez à droite vers Fontjoncouse. Juste avant le deuxième pont sur la route, garez-vous tout de suite à l'entrée du chemin à main gauche qui monte à l'ermitage de Saint-Victor.

Description de l'itinéraire

Quelques mètres après l'entrée du chemin de Saint-Victor, un panneau d'information vous indique de suite le départ du sentier à gauche. Une dizaine de

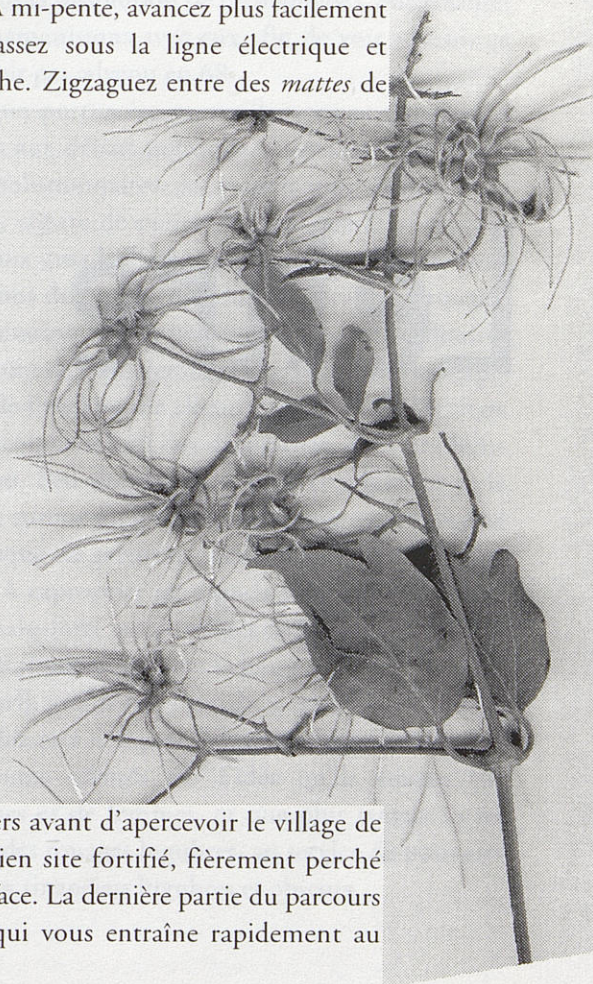
mètres plus loin, prenez sur la droite à la fourche (à gauche, arrivée de l'itinéraire de retour). Grimpez à travers une végétation de type garrigue où genévriers, chênes kermès et buis occupent massivement le terrain. Slalomez dans un petit bosquet de pins d'Alep avant de redescendre dans un thalweg. Au croisement de sentiers, continuez tout droit pour remonter dans cette combe et frôlez les ruines d'une ancienne bergerie. Au printemps, quelques genêts d'Espagne se parent de leurs fleurs jaunes au parfum enivrant tandis que les touffes d'aphyllante de Montpellier illuminent la garrigue de leur bleu azur. À la belle saison, les couleurs sont plus tranchées : les rochers blancs émergent de la parure verte de la végétation et s'élancent vers un ciel bleu éclatant. Passez plus loin sous une ligne électrique avant d'attaquer une dernière montée plus ardue. Profitez d'un arrêt salutaire pour vous retourner et embrasser du regard le fabuleux paysage des Corbières. Un dernier effort jusqu'à une barre rocheuse qui vous conduit vers l'objectif de votre virée. Attention, les jours de grand vent, vous aurez du mal à vous tenir debout sur cette aire particulièrement exposée.

Corbières, pays du vent incontestablement.

Si les reliefs calcaires et les garrigues ensoleillées suffisent souvent à désigner en général les paysages du pourtour méditerranéen, le vent reste un élément typique de la région. Dans nos Corbières, deux régimes venteux se partagent les trois quarts des jours de l'année : le Cers et le Marin. Le Cers, de secteur ouest à nord-ouest, est le plus violent et le plus fréquent, avec une moyenne de 200 jours par an. Plutôt sec et froid, c'est lui qui sculpte la végétation rabougrie sur les flancs et les sommets exposés à sa fougue, et lors de vos excursions ascensionnelles, vous ne manquerez de vous affronter à sa violence. Toutefois, il apporte souvent le beau temps en nettoyant le ciel. Le Marin, vent humide et chaud venant de la Méditerranée (secteur est à sud-est), souffle de temps en temps avec moins de vigueur, mais il voile le ciel des Corbières et amène souvent la pluie. Il donne parfois cette atmosphère poisseuse et moite particulièrement désagréable.

Juste avant d'atteindre la plate-forme sommitale du mont Saint-Victor, une première table d'orientation en céramique, à droite, vous permet de vous repérer vers le nord-ouest. Passez au pied de la tour de guet (qui sert à la surveillance contre les feux) pour

vous rendre à la deuxième table d'orientation dirigée vers le sud-est. Le panorama est alors grandiose avec une vue plongeante sur le littoral, la mer, les étangs, les contreforts et autres reliefs des Corbières. La petite chapelle ruinée, dédiée à saint Victor, abrite maintenant l'équipement électrique du relais de télévision... L'état actuel de ses vestiges préromans laisse perplexe ; on peut cependant admirer encore les voûtes. On emprunte l'itinéraire de retour sur la droite, juste après l'ermitage. Descendez par des escaliers raides sur un sentier quelque peu dérapant au début. Assurez bien vos pas sur les passages rocaillieux ou pierreux tout au long de ce sentier qui borde le versant rocheux de la Cadorque. Fiez-vous au balisage à quelques endroits délicats. À mi-pente, avancez plus facilement sur un replat, passez sous la ligne électrique et déviez sur la gauche. Zigzaguez entre des *mattes* de



buis et de genévriers avant d'apercevoir le village de Fontjoncouse, ancien site fortifié, fièrement perché sur la colline d'en face. La dernière partie du parcours est une descente qui vous entraîne rapidement au point de départ.

— Patrick Valette, technicien forestier de l'Office national des forêts

Pour plus ample information, consultez les ouvrages de Patrick Valette : *Promenons-nous dans la forêt autour de Lagrasse*, éditions ONF, 1997 ; *Les Plus Belles Balades dans l'Aude*, Les Créations du Pélican, 1994 ; *Lagrasse, au cœur des Corbières*, éditions ONF, 1996 (circuits VTT).

Antoine Volodine

Chère amie, j'ai bien trouvé votre message au retour d'un petit déplacement au Portugal et je vais y répondre comme convenu, avec gaucherie et même peut-être avec ultra-gaucherie, en babillant sans trop de légèreté ni d'ordre : comme cela me viendra.

Votre question sur Mai 1968 m'a fait revenir en mémoire une grande quantité d'images, mais, d'abord, à cause de ce voyage que je venais d'effectuer, j'ai revu le Portugal un an après la révolution des Œillets. Je me suis trouvé projeté là-bas, au cœur d'une autre année, dans un autre mois, une autre terre, dont les couleurs et les enthousiasmes entraient en vibration avec le Mai 1968 français, jeune, ludique, frondeur, impromptu, et, au même moment, renouaient avec quelque chose de plus fondamentalement pur et prolétarien, le Printemps 1917 à Petrograd, ce printemps en attente d'octobre qui est, n'ayons pas peur des mots, à la source de toutes nos émotions politiques.

Lettre hèle-néant

J'ai eu sous les yeux, donc, brusquement, Lisbonne pendant l'été 1975, que les Portugais appellent *o verão quente*, l'été chaud. C'était un temps d'espérance encore, une période de l'histoire contemporaine où on ne passait pas son temps à se retenir de respirer, comme on allait le faire ensuite pendant les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, et quand je parle de ne pas respirer je ne plaisante pas, je fais référence à l'étouffement des générosités élémentaires de gauche, aux pestilences qui tournoient à leur place dans les programmes et les proclamations, je pense à l'agonie vertigineuse des projets utopiques et fraternels, si simples pourtant à mettre en œuvre avec un peu d'insurrection par-ci, par-là, et je pense aussi aux idéologies de la crapulerie qui règnent désormais sans partage sur la planète, à la toute-puissance des mafias et à l'arrogance illimitée des maîtres riches et des crapules partout dans le monde.

En 75, le ciel possédait d'affreuses teintes grises, mais on remuait et on était vif encore. Il y avait de l'agitation sous le plomb des années de plomb. Il y avait encore des rêves solides, des certitudes rouge et noir, bien autre chose que les lambeaux d'une nostalgie caricaturale de bonheur égalitariste, et, quand dans la rue vous teniez un discours bolchévique, personne ne



songeait à jeter un dollar dans votre casquette en imaginant avoir assisté à un bon gag.

Avez-vous connu ce mois portugais de juillet, ce mois d'août, pourriez-vous le situer dans les mémoires?...

Oui, je peux, je vais essayer de le situer. Les Américains venaient de prendre la raclette de leur vie dans la péninsule indochinoise et, à la pointe occidentale de l'Europe, au-delà de l'Espagne encore franquiste, voilà que des embryons de soviets naissaient sous le soleil, avec une très jolie perspective immédiate de double pouvoir, comme dans les meilleurs livres. L'État capitaliste portugais ne tenait plus que par inertie, il se décomposait à vue d'œil, son pourrissement désolait les chancelleries occidentales. Sa décomposition autorisait tous les espoirs, du moins chez ceux qui comme moi ont pour fantasme courant la victoire d'une insurrection ouvrière. Des comités de soldats organisaient la vie des casernes, les officiers de la Quinta Divisão, de la Cinquième Division, portaient évangéliser les régions du Nord, plus rétives que l'Alentejo, moins acquiescentes au collectivisme, et ils allaient ainsi, porteurs d'admirables paroles, brandissant à qui mieux mieux les icônes de Lénine, de Trotski et de Mao.

Au *verão quente*, à l'été chaud, on associe fréquemment aussi le terme d'*aceleração*, qui ne nécessite pas qu'on le traduise. Dans les rues chaleureuses de la capitale, des manifestants criaient leur désir d'aller plus vite, d'accélérer, de dissoudre sans attendre, de

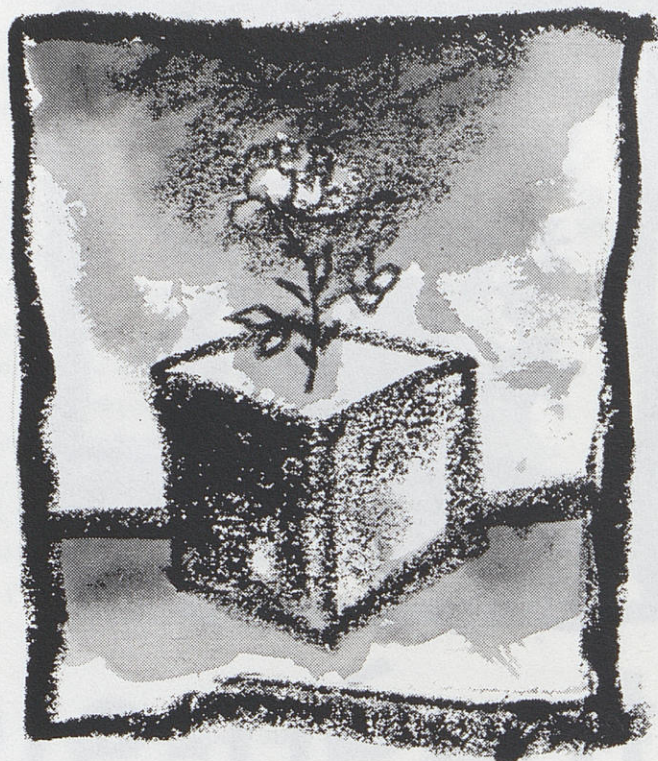
construire, et avec eux nous réclamions, avec eux nous chantions la dissolution de l'Assemblée Constituante, nous chamanisions avec eux afin de voir advenir ce qui n'était pas advenu en 68.

La langue portugaise merveilleusement convient à l'amour, aux débats politiques nocturnes et aux slogans révolutionnaires. Jour après jour, serrés, dans l'ivresse, contre de petites brunes rieuses et magnifiques, aux yeux brillants, rieurs et magnifiques, nous acclamions des tanks couronnés de drapeaux rouges. Ma génération n'avait pas connu cela, des militaires sur le point de basculer dans une aventure anti-capitaliste, de l'andrinople claquant au vent sur les chars et ailleurs que devant des décombres, dans un décor de ruines. Peu de générations en ce siècle, et je le déplore, auront pu côtoyer une armée ayant arraché son masque de meurtre, intervenant pour aider les paysans à exproprier les grands propriétaires, allant prêter main-forte aux invalides de la guerre coloniale quand ils réquisitionnaient le péage à l'entrée du pont du 25 avril, une armée soudain sympathique, constituée de fils non indignes, d'hommes comme une fois pour toutes éclairés par l'idée qu'ils étaient fils d'hommes et de femmes, et que plus jamais ils ne seraient des rouages lugubres, au service de pouvoirs sociaux et financiers lugubres et obscurs.

André Volodine

On avait l'impression que la belle vie allait surgir sur Terre, depuis les rives du Tage, après tant de fausses routes et tant d'échecs et de millions de morts. C'était d'autant plus émouvant que là, au Portugal, la mort n'était nulle part présente. Les services occidentaux de désinformation n'avaient à montrer aucune image de guerre civile, les flaques de sang et les femmes en pleurs n'étaient pas au rendez-vous. Ni les argousins, ni les mouchards ordinaires du salazarisme, ni les pétainistes ordinaires n'avaient été pendus aux balcons ou aux eucalyptus, et la révolution prenait son essor à la bonne franquette, sans que la CIA pût y faire prospérer la moindre gangrène. La dictature du prolétariat allait être débonnaire, dans un pays de vin, de riche table et de fraternité facile. Sur les photos des magazines en papier glacé aussi bien que sur les couvertures des revues gauchistes, certains pêcheurs ressemblaient à des marins de Kronstadt aux alentours de 1920, et leurs visages exemplairement burinés exprimaient parfois une intransigeance propre aux années vingt, qui ne faisait pas bon ménage avec l'humour, mais, à chaque coin de rue et dans chaque bistrot, on se rendait compte au premier coup d'œil que nul jamais ici ne songerait à oublier de rire et de sourire, et qu'après la proclamation d'une véritable démocratie populaire, tous continueraient à sourire, tous continueraient à vouloir et à pouvoir rire et sourire. Au grand dam des ennemis de la révolution, qui finirent, d'ailleurs, par l'emporter, il y avait absence cruelle d'hémoglobine, et pas la moindre amorce de dérive sauvage en perspective, quelle que fût la perspective.

Je parle de ces impressions d'été en 75 parce qu'elles ensoleillaient ceux et celles qui étaient comme moi, en attente de grand soir. Quelque indulgence que l'on puisse avoir, après mai-juin 1968, la somnolence s'était de nouveau emparée des gestes d'à peu près tous et toutes, et, même si quelque chose avait été modifié dans les comportements et dans le langage, même si, de temps à autre, des patrons séquestrés étaient invités à flairer la corde que des gaillards légèrement ultra-gauches se promettaient de leur passer autour du cou, la vigueur des grandes marées soixante-huitardes appartenait désormais à la légende. Le soufflé était retombé. L'idée d'un torrentueux bouleversement mondial avait semé ici et là des germes de rêves, mais de nouveau on comptait en petits chiffres, sur les doigts de mains finalement pas très nombreuses, les noctambules du grand soir et les taupes anarchistes et marxistes. Tous nous étions de nouveau condamnés à la patience.



Par instinct, par internationalisme instinctif, nous avons repris l'habitude de regarder ailleurs, d'espérer ailleurs, sous d'autres latitudes et longitudes, alors que pourtant, je le répète, toute espérance n'était pas morte dans l'hexagone. Toute luminosité n'était pas enterrée au gris-vert, comme elle l'était en Allemagne qui avait effectué sa transition du nazisme gris-vert au modèle allemand de capitalisme normalisé gris-vert. Cette monstruosité que la bande à Baader attaquait avec courage, telle une fourmi ayant juré la fin d'un éléphant, se situait très loin encore de la réalité française, au point qu'on pouvait dire encore que nos sociétés n'avaient sociologiquement et politiquement aucun rapport. Je contemplais avec horreur ce modèle qui a maintenant écrabouillé tous les autres, ce système qu'en 1975 l'homme et la femme non décérébrés ne pouvaient déjà plus combattre avec les outils de l'intelligence, devaient quitter pour plonger dans des exils parallèles ou clandestins, où parfois ils faisaient crépiter leurs armes, en gros pour mener là-bas l'épopée uchronique du un contre tous, la seule offerte encore aux suicidaires de bonne volonté. Au sud de l'Europe, le mai rampant italien fournissait son

lot mensuel de luttes spectaculaires, mais n'aboutissait pas, ne débouchait sur aucun embrasement fondamental, et nous nous tournions vers l'ailleurs exotique, vers des pays où la situation était critique, tragique, et où nous-mêmes aurions été déchirés, je veux dire où notre chair aurait été à coup sûr dispersée, nos esprits mutilés, nos destins réduits en cendres. C'est là que nous vivions nos vies imaginaires.

Impuissants à tuer l'ennemi de nos propres mains, désolés jour après jour de ne pouvoir placer devant nos propres pelotons d'exécution les généraux Pinochet et les Atlantes en treillis qui parcouraient les ruines de Huê ou de Da nang en lâchant à haute voix l'unique secret de leur culture, en proférant pour toute incantation MICKEY MOUSE, MICKEY MOUSE, nous développions une sympathie intense envers ces multiples lieux de l'écrasement, où une victoire représentait tant de souffrances, vers le Chili, vers l'Amérique latine, vers le Viêtname et les pays martyrs de l'Indochine. En pensée et dans nos tripes, nous vivions là, je vivais là-bas. J'ai toujours fabriqué de la lucidité à partir de ce qui hurlait là-bas.

C'est pourquoi battaient si fort nos cœurs pendant l'été chaud du Portugal, comme quand on a joué, beaucoup perdu, et que la chance tourne, avec brusquement une carte inattendue et à nulle autre pareille. En 75, mai 1968 avait déjà un caractère de vieux souvenir, ayant perdu signification et couleur. Il figurait de plus en plus souvent sur la carte de visite des arrivistes, de ceux qui sont arrivés aujourd'hui, qui sont arrivés à construire exactement le contraire de ce que nous voulions et qui ont réussi à réaliser l'absolu inverse de notre programme minimum qui était pourtant clair et facilement réalisable, puisque nous exigeons TOUT, TOUT DE SUITE et POUR TOUS. Certes, en 75, les barons millionnaires, les partisans du luxe de gauche, les patrons et l'extrême-droite rasaient encore les murs, mais déjà ils frémissaient, devinant que, dès le début des années quatre-vingt, leurs jours de gloire ne seraient plus comptés.

Tiens, voilà que je me mets de mauvaise humeur.

Mauvaise humeur. Ce sont des choses qui m'arrivent à l'heure des bilans. Qui est responsable de cette gloire de l'ennemi, de notre embourbement comme à jamais dans la très laide société marchande, dans les guerres de religions et dans l'allégeance aux imbéciles Atlantes?

Faut-il répondre?

Pour ce qui concerne le domaine français, j'ai des noms d'idoles visqueuses, oui, des statues et des sous-statues innombrables à déboulonner de leur piédestal, j'ai ces noms à donner, à publiquement mépriser, une liste dont chaque item sonnerait dans ma rage comme une injure. Mais je ne les prononce pas. Il vaut mieux se taire.

Il vaut mieux se taire pour s'assurer un semblant de survie dans les démocraties grises, ici nous avons déjà atteint le stade de l'autocensure, je ne peste plus qu'en petit comité intime ou quand je suis seul entre quatre murs ou entre quatre planches.

Et le Portugal? Au Portugal?

Ah, oui, au Portugal... Bon, c'est vrai, ce n'est pas tout de s'égarer dans le maugréement extrémiste, il faut aussi savoir terminer une lettre. Hé bien, même chose qu'ici, au Portugal, même triste fin. Même triste chose depuis 75. Mais les sardines y sont plus belles. Et les filles plus grillées. Au moins cela, à quoi se raccrocher pour clore le siècle et la péroration, et ce n'est déjà pas si mal. Amitiés.

Une version peu différente de ce texte, sous forme de lettre, adressée à Colette Fellous pour ses « Carnets nomades » des Nuits magnétiques, a été lue sur France Culture le 25 mai 1998.

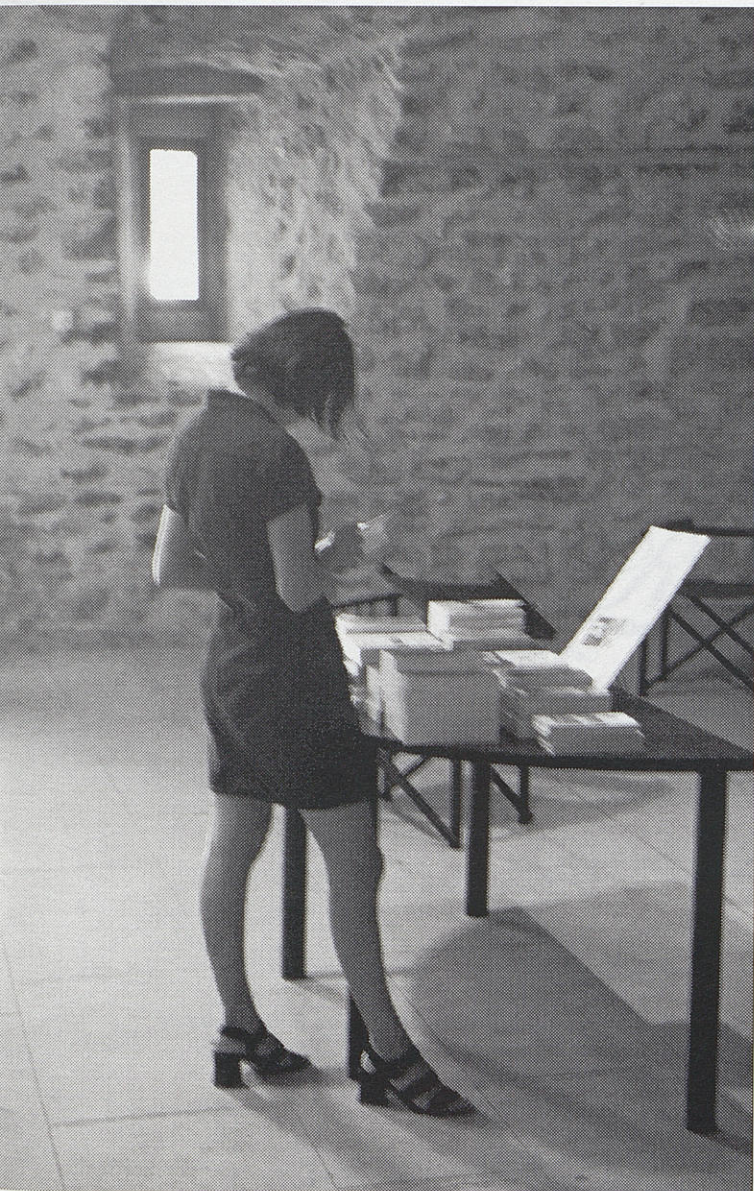
vendredi 14 août

Le programme de ce vendredi se trouve en page 4

samedi 15 août

	Parution du n° 45 de <i>Corbières matin</i>
9 h	Sortie pedestre : <i>Surprise assomptionnelle, entre ciel et terre</i>
15 h	Cycle video <i>Un siècle d'écrivains</i> Curzio Malaparte
16 h	Les rencontres de l'abbaye « La verité des humbles », avec Georges Barthas, et Rémy Cazals pour <i>Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918</i>
17 h	Cycle documentaire <i>Le marchand, le collectionneur et le peintre</i>
17 h	Atelier pour enfants : « Lecture de la riviere »
18 h	Les rencontres de l'abbaye « Beckett, ne nous fausse pas <i>Compagnie</i> ! » par Joseph Long
21 h 30	Cinema aux étoiles <i>Mes petites amoureuses</i> de Jean Eustache
24 h	Journal télévisé du Banquet





dimanche 16 août

Parution du n° 46 de *Corbières matin*

9 h Sortie pedestre : *À l'assaut de Saint-Pierre d'Alaric, près de Moux*

16 h Au petit cloître, les comédiens nous donneront à entendre un florilège de textes en vérité

17 h Cycle documentaire
Reprise d'Hervé Le Roux

21 h 30 Cinéma aux étoiles
Le Carrosse d'or de Jean Renoir

23 h 30 Concert de Reggae, avec le groupe *Shanti*

renseignements pratiques

Lieux et horaires d'ouverture**La librairie**

de l'abbaye est ouverte tous les jours,
de 10 heures à 20 h 30

Les expositions

L'Invention du monde, matériau romanesque
d'Olivier Rolin

L'œuvre photographique de Claude Simon
Cuisine des moines de l'abbaye

Les projections du cycle vidéo

ont lieu à 15 heures et 17 heures, dans la salle
des gardes, au premier étage de l'abbaye

Les ateliers de philosophie

pour adolescents, chaque matin à 11 h,
à la bibliothèque municipale
pour adultes, chaque jour à 15 h 30, à l'école
Renseignements et inscriptions à l'accueil

L'atelier rivière

pour les enfants de 8 à 14 ans, de 17 à 19 h
Rendez-vous au Point accueil

Le bistrot du Banquet

Au comptoir du livre, est ouvert tous les jours
à l'abbaye de 10 heures à 22 h 30
Dégustation de vin, boissons, glaces,
tartines du pays, salades...

Le cinéma aux étoiles

a lieu chaque soir à 21 h 30 à l'abbaye
Entrée: 30 F, gratuit pour les moins de 12 ans

L'édition de Minuit

journal télévisé du Banquet, un soir sur deux,
à minuit, boulevard de la Promenade

Sorties pédestres

Le rendez-vous est fixé chaque matin à 9 heures précises au Point accueil du Banquet, sur le boulevard de la Promenade. Les circuits durent de 2 à 3 heures environ. Prévoir un quart d'heure ou une demi-heure de plus en fonction de la situation du sentier par rapport à Lagrasse. Prévoir des chaussures de marche confortables, un couvre-chef, et un demi-litre d'eau au minimum par personne

Restaurants

Les restaurateurs partenaires du Banquet :

Hostellerie Charlemagne 04 68 43 10 89

Le Saint-Hubert 04 68 43 15 22

Le Temps des Courges 04 68 43 10 18

Les Trois Grâces 04 68 43 18 17

corbières matin

Corbières matin

est le bulletin de l'association
Le Marque-page (régie par la loi de 1901)

Adresse

11220 Lagrasse ; tél. : 04 68 24 05 75

Directeur de publication

Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction

Dominique Blanc, Michèle Planel,
Alain Raybaud, Jean-Yves Masson, Florence Jammot,
Bernard Simeone, Jean-Claude Zancarini

Illustrations

Eric Héliot, Jean-Louis Tripp

Corrections

Anne-Laure Jourdain
Philippe Menestret

Stagiaire

Elsa Brunet

Conception graphique

Imme Werner

Photo numérique

Prise de vue : Cédric Martigny
Traitement de l'image : Lise Terdjman
et Olivier Riquet

Publicité

Célia Fayeton

**Impression sur DocuTech Xerox,
finition sur BDF de CP BOURG à l'école du village**

Ludovic Van Den Driessche, Didier Legoué

Diffusion

Suzanne Beaujour

Distribution

L'Indépendant/Midi-Libre

Corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Xerox,
des papeteries OTP Xerox et de l' A.O.C. Corbières

Retrouvez le Banquet du livre et *Corbières matin*
sur Internet

<http://www.mle.asso.fr/banquet>

Conception

Francisco Cabrita, Alexandre Ganea
et Camille Harang



Château des Ollieux
Romanis

CORBIERES
CRU BOUTENAC

Jacqueline et François BORIES
vignerons éleveurs
Château des Ollieux Romanis - 11200 Montseret
Tél : 68 43 32 74 - Fax : 68 43 35 45
sur la route D 613

Visite des chais et vente directe tous les jours

10 F

n° 45

15 août 1998

corbières matin

« La vérité des humbles », avec
Georges Barthas et Rémy Cazals, pour
Les Carnets de guerre de Louis Barthas,
tonnelier, 1914-1918

« Beckett, ne nous fausse pas
Compagnie ! » par Joseph Long

Un siècle d'écrivains
Curzio Malaparte

Cycle documentaire
*Le marchand, le collectionneur
et le peintre*

Mes petites amoureuses
de Jean Eustache

Lecture de *Ernesto Prim*
de Raymond Lepoutre

